ESSAI

SUR

L'ORIGINE et L'ANTIQUITE

DES

LANGUES.

ESSAI

SUR

L'ORIGINE et l'ANTIQUITÉ

DES

LANGUES.

Hoc.

LONDRES.

VALLANCEY, dans le Strand.

BATHURST, No. 26, dans Fleet-Street.

LAW, No. 13, dans Ave-Maria-Lane.

ROBSON, dans New Bond-Street.

M. DCC. LXXII.

ESSAI

SUR

L'ORIGINE et L'ANTIQUITE

DES

LANGUES.

By Jean Baptiste Perrin.

Dicere verum

* * * * * HOR.

A LONDRES,

Chez { P. VAILLANT, dans le Strand.
C. BATHURST, No. 26, dans Fleet-Street.
B. LAW, No. 13, dans Ave-Maria-Lane.
J. ROBSON, dans New Bond-Street.

M. DCC. LXVII.

1237.10 *

LETTRES
SUR
L'ORIGINE et L'ANTIQUITE
DES
LANGUES.

MONSIEUR,

QUELLE eſt donc la nouvelle opinion qui vous amuſe au milieu de vos loiſirs philoſophiques ? Le ſilencieux cultivateur d'Eden. Pouvois-je m'imaginer, qu'un de ces problêmes, qu'amène dans la converſation le haſard, pût parvenir juſqu' à vous ?

Vous me demandez des preuves, de ce que je ſoutins avec chaleur dans une converſation que

j'eus avec le Chevalier N. Vous m'en priez, dites vous : votre prière eſt un commandement pour moi. Que ne ferois-je pas pour conſerver votre eſtime.

Les miniſtres de l'Evangile traverſent la vaſte étendue des mers pour faire des proſélites. Les vagues les portent aux extrémités du globe. Navigateurs hardis ils affrontent les périls ; ils enviſagent les écueils ſans effroi. — Noble motif. La vérité les guide ; le ſuccès les couronne.

Le parallèle n'eſt pas juſte, j'en conviens ; mais le triomphe eſt également flatteur pour moi. Borné à des ſuccès moins brillans, je n'aſpire pas à une couronne ſi glorieuſe. Vo-

tre

tre ſuffrage me flatte : voilà mon ambition : je renonce à tous les périls.

Moins agité dans cette île, que la mer, qui l'environne, j'y coule mes jours dans une conſtante tranquillité : j'y jouis du plus précieux tréſor, de la liberté.

Mille fois je vous ai ſouhaité dans cette île, mille fois mes ſouhaits ont été ſans ſuccès : je me laſſe de ſouhaiter, et je me borne à la ſeule eſpérance ; unique et dernière reſſource, des ſouhaits ſans réalité.

Voilà un préambule bien lugubre, me direz-vous ; eh bien ; ſoyons plus gais, j'y conſens. Rappellons ces heureux momens, que nous

procuroit un loiſir animé par les plus joyeux propos, dans ces promenades ſi agréables, où nous paſſames en revue, ce que la nature nous offroit de plus amuſant, ou vous donnates l'eſſor à votre eſprit, par des ſaillies, qui firent voir en vous et l'homme ſpirituel et le philoſophe chrétien.

Cette juſtice que je vous rends, ne doit pas vous paroitre équivoque ; j'oſe me flatter que vous me rendrez celle de croire, que je vous parle ſans hiperbole.

Sans doute que le Chevalier, en fidèle hiſtorien, vous a fait un récit complet de toutes nos tranſactions : votre lettre n'eſt point énigmatique, il eſt aiſé d'y lire, que vous

ètes

êtes inſtruit de tout. Tant mieux. Je m'en épargnerai la peine ; elle deviendroit un plaiſir pour moi ſi vous l'exigiez.

Ces deſcriptions magnifiques qu'on vous a faites de cette île, ne vous auroient-elles pas fait naitre l'envie de venir paſſer vos jours dans ce pays libre et philoſophe ? Je prévois déjà votre réponſe : elle m'afflige ſans doute : mais je ſacrifie mon intérêt particulier à votre propre ſatisfaction.

Engagé dans un commerce littéraire, que puis-je faire, qui pût répondre à votre attente ? Si je ne voulois écouter que mon penchant, je ne vous écrirois que d'agréables badinages, tels que vous en écrivez vous-même. Le

ſérieux m'occupe trop, et dans cette île rien de plus dangereux qu'un air nébuleux; mais rien de plus fréquent.

Vous n'avez peut-être en France, qu'un ſeul original du miſantrope; nous en avons mille ici. Molière n'en a joué qu'un ſeul, que d'originaux échapés à cet Ariſtophane François ? Enfin l'on peut dire, que la miſantropie eſt naturaliſée en Angleterre, auſſi bien que la coquetterie en France, à une différence près, c'eſt que la miſantropie Angloiſe eſt une ſuite de tempérament, et que la coquetterie Françoiſe eſt une réſultat de légèreté.

Il en faut convenir, les Anglois nous ſurpaſſent en miſantropie, elle leur eſt naturelle. Nous ne pouvons jamais être que de mauvaiſes copies.

Rien

Rien de plus amuſant, que cette miſantropie Angloiſe : elle ne reſſemble en rien au miſantrope François, c'eſt une miſantropie périodique. Auſſi la diverſité en fait-elle un agrément qui plait, quand elle n'eſt point dans ſon apogée.

Je tâche de ſuivre la mode : je vous avoue franchement, j'y réuſſis ſans peine. Le pays y influe plus que tout le reſte : mon tempérament ne s'y oppoſe pas. C'eſt un mérite de plus ; peut-être ne l'aurois-je jamais acquis ailleurs.

Ne vous écriez point au paradoxe. Oui, Monſieur, la miſantropie eſt un mérite ici, mérite imaginaire, je l'avoue, mais qui eſt

réel dans cette île. Le mérite de la plûpart des choſes ne conſiſte que dans l'imagination. Il change ſelon les pays. Ici on blâme votre mercure François : chez vous le miſantrope eſt ridicule. Deux caractères diamétralement oppoſés, mais qui ont chacun leur mérite.

Ceux qui ne ſont miſantropes que par intervalle ne vous cèdent en rien du côté de la gaieté, et s'il y a des Héraclites dans ce pays-ci, nous ne manquons pas de Démocrites. J'oſe même dire que le nombre des rieurs eſt fort ſupérieur à celui des pleureurs.

Le François eſt conſtamment plus gai, je n'en ſuis pas ſurpris, il eſt conſtamment plus diſtrait. L'Anglois donne quelquefois dans l'excès ;

l'excès ; nous ne lui cédons pas, nous donnons ſouvent dans l'extravagance.

Tout bien calculé, la gaieté et la miſantropie ſont bien compenſées de part et d'autre. Le miſantrope de Molière n'eut d'abord point de ſuccès, mais enfin il fut gouté : preſque tout le monde ici ſe ſoulèveroit contre la repréſentation d'une telle pièce. Auſſi ſe garde-t-on de faire paroitre le miſantrope ſur la ſcène Angloiſe. Tant on aime à jouir d'anciens privilèges. Celà ne prouve-t-il pas un grand nombre d'originaux ?

Voyez le Chevalier : il eſt digne de votre eſtime et de celle de vos amis, vous ne trouverez pas en lui ces airs de petits-maitres, opprobre

probre de l'homme ; encore moins ces préjugés ridicules de nation et de patrie, honte de la raiſon humaine et du bon ſens. Il eſt tout eſprit, tout cœur, tout ſentiment : ce ſont les moindres de ſes qualifications, il n'eſt pas ridicule : que de titres pour être chéri partout !

Voilà ſans doute de grands préliminaires. Ne vous impatientez pas, je vais les abréger dans l'inſtant. Il ne me reſte qu'une grace à vous demander : c'eſt celle de me croire ſans équivoque,

MONSIEUR,

Votre très humble, très obeiſſant ſerviteur,

* * *.

LETTRE

LETTRE II.

MONSIEUR,

L'ORIGINE et l'antiquité des langues a toujours été énigmatique. Les critiques ont ſouvent fait des recherches inutiles ſur ce ſujet : pluſieurs nous ont donné des viſions pour des vérités. Je n'en ſuis pas ſurpris, ils étoient ſouvent viſionnaires.

L'avenir ne nous eſt pas connu : cette connoiſſance eſt l'appanage de la divinité. Souvent le paſſé eſt enveloppé de ténèbres. L'antiquité a ſes miſtères. Que puis-je donc vous propoſer ſinon des conjectures ?

Libre des préjugés je vous communiquerai librement mes penſées. Je ne prétens pas me diſtinguer

diſtinguer par des paradoxes, encore moins devez-vous vous attendre à des démonſtrations géométriques. Je vous promets du probable. Voilà à quoi je m'engage, à rien de plus.

Accoutumé à ne faire plier votre raiſon dans la ſphère des choſes naturelles, que ſous le poids des démonſtrations, vous lui laiſſez tout ſon empire pour toute autre hipothèſe. Qu'elle exerce ſon droit ſur mon opinion: je la ſoumets à ſon tribunal.

Egalement éloigné et des viſions péripatéticiennes, et des ténèbres ſceptiques, je ne puis concevoir l'impoſſible comme poſſible, ni ne puis douter de l'évidence.

Tout

Toute hipothèſe, qui eſt contre la raiſon, je la range à côté des êtres de raiſon, êtres fictices, auſſi incompréhenſibles que la quadrature du cercle. Tout ce qui porte l'empreinte de l'évidence, entraine ma raiſon ; j'y ſouſcris. J'abhorre le pirrhoniſme dans les choſes même vraiſemblables. Le douteux ſeul forme mon doute.

Le préjugé commun eſt, qu' Adam et Eve parlèrent Hébreux avant leur chute ; par conſéquent que l'Hébreux eſt la première langue. Préjugé longtems en vogue. J'eſſayerai, Monſieur, de prouver, que cette aſſertion approche du douteux, j'oſe même dire, qu'elle eſt fauſſe.

L'économie

L'économie des langues eſt merveilleuſe : elles ſont toutes fondées ſur une convention : la nature en fournit les moyens, le beſoin en établit la néceſſité.

Jettés au milieu d'un monde inombrable d'objets nous avons des rapports, des liaiſons, des beſoins : des rapports, qu'il faut concilier ; des liaiſons, qu'il faut cimenter ; des beſoins qu'il faut ſatisfaire. Peu capables de nous faire entendre dans toutes les circonſtances, la nature nous offre un moyen ſimple et facile ; c'eſt celui de la parole.

Voilà dans ce début laconique le fondement de toutes les langues. Vous verrez dans le cours de ces lettres l'enchainement merveil-

leux

leux dans l'invention d'une langue, qui n'eſt autre choſe qu'un aſſemblage de ſons articulés. Mais comme ces ſons par eux-mêmes, ſont vuides de ſens, les hommes ſe ſont accordés d'attacher telle ou telle idée à tel ou tel ſon. Ce ſont ces ſons qui ſont les ſimboles de nos penſées.

Si nous conſidérons la ſimplicité de la parole, comment la langue, ce petit membre peut former des ſons différens avec une facilité et une viteſſe égale à celle de nos penſées mêmes, facilité exempte de trouble et de fatigue, ſi nous conſidérons encore, que tous les objets même généraux peuvent être tipifiés, pour ainſi dire, par ces ſimboles, nous verrons que la nature a parfaitement contribué à l'économie de la ſociété. L'idée

L'idée qui eſt attachée à un ſimbo'e, n'eſt point arbitraire après la convention faite. L'uſage établi érige cette convention en loi, et dès qu'elle eſt ſcellée de ſon ſceau, elle devient irréfragable. Ainſi le ſon, que forment ces ſix lettres, *ſ.o.l.e.i.l.* ſignifie ce grand aſtre lumineux, qui roule ſi majeſtueuſement ſur nos têtes, et qui préſide au jour ; il ne peut ſignifier, après la convention faite, cet autre corps opaque, qui emprunte ſa lumière du premier et qui préſide à la nuit.

Mais comme les choſes ſont ſouvent détruites par celles qui les ont fait naitre, l'uſage ſe détruit ſouvent ſoi-même. Un nouvel uſage uſurpe l'autorité du premier, le proſcrit, et s'arroge tous les droits d'un légitime poſſeſ-

ſeur.

ſeur. Voilà la ſource du changement et de la perfection des langues.

Sans aller fouiller dans les annales de l'antiquité, nous l'expérimentons tous les jours. Les mêmes mots, les mêmes phraſes, qu'on regardoit dans notre langue comme conſacrés, ſont devenus barbares, et nos arrière petits neveux auront peut-être beſoin d'un nouveau dictionnaire pour l'intelligence de notre langue.

Ainſi changent les choſes. Rien de ſtable. Tout être matériel rentre enfin dans le néant. Au milieu de toutes ces viciſſitudes, une ſeule choſe ne changera pas, tant que mon

 individu

individu ſubſiſtera, c'eſt la parfaite conſidération, avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très humble, très obéiſſant ſerviteur,

* * *.

LETTRE III.

MONSIEUR,

LE long ſilence que j'ai gardé juſqu'à préſent n'eſt point un effet de mon indifférence à vous ſatisfaire dans tout ce que vous exigez de moi. Je ne ſuis pas partiſan du ſilencieux Pithagore. Je vous avouerai la vérité, dût-elle bleſſer mon amour propre.

J'ai

J'ai ſacrifié à une divinité étrangère. La pareſſe a reçu mon encens: je ne lui fais pourtant que de maigres ſacrifices. Mais trêve d'apologie, vous êtes gracieux, vous n'en exigez point.

La queſtion que j'ai deſſein de traiter, c'eſt de ſavoir ſi Adam et Eve parlèrent un langage particulier avant leur chute. Par langage particulier j'entens des ſons articulés, voilà l'état de la queſtion; et voici ma réponſe: il étoit naturellement impoſſible qu' Adam et Eve proféraſſent des ſons articulés avant leur chute, et par conſéquent qu'ils parlaſſent un langage particulier.

Les paroles ſont les ſignes de nos penſées, ſignes arbitraires mais non pas naturels. Sans doute que ces paroles, dont on ſuppoſe, qu' Adam ſe ſervoit, n'étoient pas des ſignes naturels, nous nous en ſervirions encore ; la même tradition qui nous a tranſmis leurs noms et leur tranſgreſſion dans Eden, n'auroit pas manquéde nous tranſmettre ces ſignes naturels.

Mais quel beſoin aurions nous de cette tradition ? Ce qui ſignifie naturellement une choſe, eſt invariable. La fumée a de tout tems été un ſigne naturel du feu, et le ſera toujours juſqu' à la fin des ſiècles les plus reculés.

Il ſenſuit donc, que, ſi ces ſignes euſſent été naturels, jamais il n'y eût eu qu'une ſeule langue, qui ſe ſeroit multipliée dans tous les individus, que chaque individu l'auroit compriſe et parlée, que cette langue auroit été un attribut auſſi naturel à l'homme, que la fumée l'eſt au feu.

Il faut donc, que ces paroles aient été des ſignes arbitraires. Que s'enſuit-il de cette hipothèſe ? Ou qu' Eve ne comprenoit pas Adam, ou qu' il y eut une convention préalable, pour attacher telles ou telles idées à tels ou tels ſons. Le dilemme eſt également embaraſſant.

Dire qu' Eve ne comprenoit rien au langage d' Adam, c'eſt un paradoxe à tous égards. Soutenir qu'il y eut une convention, c'eſt une autre abſurdité auſſi ridicule que le paradoxe.

Une telle convention n'eſt pas l'ouvrage d'un jour, d'un mois, et même d'une année. L'Ecriture ſainte ne nous parle point de cette convention apocriphe, ni du tems que dura l'état d'innocence. Il y a des auteurs qui penſent, que cet état ne dura qu'un jour. Arrêtons ici nos conjectures. Je ne déciderai pas une choſe qui ſera toujours indéciſe.

Peut-être dira-t-on, que le Créateur lui-même donna un langage à l'homme, auſſitôt qu'il

qu'il ſortit du limon ; mais cette langue auroit été articulée, ce qui eſt contradictoire ; parceque les ſons d'une langue articulée ſont des ſignes arbitraires, qui ſuppoſent une convention.

J'ai déjà montré, que les ſons dont on ſuppoſe, qu' Adam ſe ſervoit, ne pouvoient pas être des ſignes naturels, ce qui prouve que Dieu ne donna point de langue articulée à l'homme.

J'ajouterai aux preuves précédentes, que la parole articulée s'exprime par des ſons, comment peut-elle donc ſignifier naturellement pluſieurs choſes qui ne ſont point ſonores, je veux dire, qui n'ont point de ſon? Ou, com-

ment des choſes qui ne ſont point ſonores, peuvent-elles être naturellement repréſentées par des ſons? C'eſt comme ſi je diſois: la couleur ſignifie naturellement quelque choſe qui n'eſt pas coloré, ou, quelque choſe qui n'eſt point coloré, ſignifie naturellement la couleur ; la parité eſt égale.

C'eſt une queſtion de philoſophie de ſavoir, ſi Dieu peut attacher les ſenſations des couleurs à l'organe de l'ouie, et les ſenſations des ſons à l'organe de la vue : cette queſtion philoſophique coïncide avec celle-ci qui eſt à la portée du vulgaire: ſi Dieu peut nous faire voir de nos oreilles, et entendre de nos yeux.

Je nē prétends pas preſcrire des bornes à la toutepuiſſance divine, elle s'étend à tout ce qui ne renferme pas l'idée d'incompatibilité. Je ne ſais, ſi ces deux choſes ne ſont pas incompatibles. Je reſte pyrrhonien ſur cet article. Une choſe eſt certaine, c'eſt qu'il y a des objets, qui ne peuvent directement frapper nos ſens : tels ſont les êtres immatériels.

Quel ſon articulé pourroit repréſenter naturellement cet être, que nous appellons DIEU. Cet être, dont les tréſors ſont infinis, qui ne peut recevoir ni diminution, ni augmentation dans les biens qu'il poſsède, qui jouit d'une abondance qui ſe ſuffit à elle-même, qui poſsède, ſelon les différentes expreſſions de l'Ecriture, des fontaines d'eau vive,

vive, les tréſors de l'abîme de la mer, les tréſors des vents, les tréſors des nuées, les tréſors des pluies, les tréſors des neiges et des grêles. Cet être, qui réunit en lui-même, tout ce qu'il y a de bien, la ſainteté ſans défaut, toutes les graces ſans laideur, toutes les forces ſans langueur, toute la gloire ſans précipice, toutes les clartés ſans ombre, la joie ſans déplaiſir; cet être qui poſsède une immenſité ſans borne, une éternité ſans principe, une immutabilité ſans altération, une puiſſance ſans foibleſſe, une beauté ſans diſgrace, une bonté ſans vice, une ſageſſe ſans erreur, une vérité ſans menſonge, une providence ſans ſurpriſe, une miſéricorde ſans molleſſe, une juſtice ſans cruauté, une ſainteté ſans tache. Cet être, qui eſt élevé ſans ſituation, répandu ſans continuité,

tinuité, recueilli ſans diviſion, préſent par tout ſans impriſonnement, hors de tout ſans excluſion, traverſant tout ſans mouvement, demeurant partout ſans repos, alterant tout ſans changement, agiſſant partout ſans travail, commençant tout ſans principe, finiſſant tout ſans ceſſation, en un mot, poſſédant en lui ſeul le recueil de tous les biens imaginables ſans la contagion des maux, qui les corrompent.

Adam aſſurément n'avoit pas de ſon articulé, qui exprimât nuturellement cet être, dont je viens de faire une deſcription très imparfaite.

Parmi

Parmi les objets matériels il y en a fort peu, qui frappent l'organe de l'ouie : entre ceux là il ne peut y avoir de rapport naturel avec les ſons articulés, qui les experiment : entre ceux-ci, il peut y avoir un rapport, qu'on pourroit en quelque ſorte appeller naturel, c'eſt lorſque les ſons articulés, qui ſervent à les exprimer, imitent, pour ainſi dire, le ſon de la choſe qu'ils ſignifient.

Les Latins appellent un canon BOMBARDA, dont la cadence exprime, en quelque façon, le bruit du canon. La première ſillabe de MUGIRE en prononçant l'U comme les Allemands, eſt une expreſſion naturelle du beuglement bes beufs.

Nos

Nos verbes RUGIR, MIAULER, HURLER ont quelque rapport de ſon, avec les choſes que nous exprimons par RUGISSEMENT, MIAULEMENT, HURLEMENT.

Les Anglois expriment ces mêmes verbes par ROAR, MEU, HOWL, qui ſe prononcent ſelon notre façon d'orthographier, RORE, MIOU, HAÖULE. Ces verbes ſont au moins auſſi analogues aux choſes, que les nôtres ; mais, comme j'ai dit, ces rapports naturels ſont en petit nombre.

Il me reſte encore quelques autres preuves analogues au ſilencieux habitant d'Eden : je les réſerve pour la lettre ſuivante ; celle-ci eſt aſſés longue. Je n'y ajouterai que les

aſſurances

assurances de la parfaite considération, avec la quelle je ſerai ſans ceſſe,

MONSIEUR,

Votre très humble, très obéiſſant ſerviteur,

* * *.

LETTRE IV.

MONSIEUR,

DANS ma dernière lettre, j'ai tâché de prouver, que Dieu ne donna point un langage articulé à Adam, parceque les ſignes en auroient été naturels. L'abſurdité du conſéquent montre la fauſſeté de l'antécédent.

Une ſeule réflexion me reſte à faire au ſujet des ſignes naturels: c'eſt que la première langue, qu'on ſuppoſe, qui ſe parla dans Eden,

Eden, ſoit l'Hébraïque la Grecque, la Celtique, la Teutonique, ou quelque autre ne pourroit pâs être appellée langue, puiſque, ſelon mon principe fondamental, toutes les langues ſe ſont établies par convention.

Les ſons articulés ſont les ſignes de nos idées : par conſéquent ces ſignes ſont arbitraires, comme les ſons d'une timbale, d'une trompette, ou d'un tambour dans une armée, qui n'ont aucun rapport naturel aux choſes, qu'ils ſignifient, et dont ils ſont ſignes.

La parole articulée eût été une imperfection de la nature innocente et ſans tache, mais elle eſt à préſent une perfection de la nature corrompue et vitiée : elle eſt un des plus beaux

appanages de l'homme bleſſé dans ſes facultés : elle eſt l'interprête de ſes beſoins.

Quel beſoin Adam avoit-il à ſatisfaire dans l'état d'innocence, qui exigeât qu'il ſe ſervît de ſons articulés ? Créé avec un empire abſolu ſur tous les mouvemens de ſon cœur, doué d'un eſprit borné, à la vérité, au milieu d'une étendue ſans bornes, mais enrichi de connoiſſances, auxquelles nous n'arrivons, qu'après beaucoup d'étude et de réflexions, et que nous ne poſſédons jamais dans un dégré auſſi éminent. L'ange même n'avoit preſque rien audeſſus de lui ; il étoit l'ange de la terre auſſi bien que le roi.

La

La ſueur de ſon front n'avoit pas beſoin d'arroſer ſes travaux, et attentive à ſes beſoins la terre lui produiſoit ſes fruits et ſes fleurs ſans culture et ſans ſoin; il ne trouvoit partout, où il promenoit ſes regards, que des objets capables de flatter ſon innocente curioſité. Eve dont les attraits toujours nouveaux, lui préparoient toujours de nouvelles délices, partageoit avec lui les charmes d'un ſi heureux ſéjour. L'univers entier étaloit en tout lieu ſa beauté naiſſante, et ſoumis à ſon auteur conſpiroit au bonheur de ſon roi.

La faim, la fatigue, la ſoif, les maladies, enfin, tous les maux de la nature ne pouvoient altérer le bonheur de ſa vie. Il n'eut pas beſoin d'attendre une longue ex-

 périence

périence pour connoitre les merveilles de la nature. Il n'eut point à eſſuyer les pleurs de l'enfance, les fougues de la jeuneſſe, les ſoins de l'âge viril, ni les incommodités de la vieilleſſe. La chair étoit ſoumiſe à l'eſprit. Chaque choſe étoit dans l'ordre. L'animal craignoit l'homme, et l'homme craignoit Dieu. Soumis aux ordres de ſon Créateur Adam joignoit l'adoration intérieur de ſon cœur à l'hommage tacite des créatures muettes, et ſous un Dieu juſte rien ne pouvoit le rendre malheureux, tandis que rien ne donneroit atteinte à ſon innocence,

Vous me pardonnerez, Monſieur, cette digreſſion que je fais en faveur de mon hipothèſe : elle étoit néceſſaire pour vous faire voir

voir l'état de perfection, dans lequel fut créé le premier couple, le plus heureux et le plus malheureux qui fût jamais. Le portrait que j'en ai fait, eſt audeſſous de l'original.

Le moindre coup d'œil, un geſte, un mouvement, le ſilence même étoit expreſſif. Par leurs regards mutuels ils ſe feſoient une communication réciproque de ces tendres ſentimens paſſionnés et innocens, inconnus à leur poſtérité : l'amour le plus pur les animoit.

Combien de fois n'avons nous pas vu des perſonnes ou accablées de triſteſſe, ou gémiſſant ſous le poids d'une pauvreté accablante, dont les haillons qu'elles trainoient à leur ſuite, étoient plus expreſſifs, plus pathétiques que

tous les diſcours les plus fleuris ſur la pauvreté? Les ſoupirs, les yeux abbatus, leur démarche, tout juſqu' à leur maintien, et même leur ſilence nous feſoit voir leur état, leurs beſoins mieux qu'un langage articulé. C'eſt que les ſenſations de la vue ſont plus vives, que celles de l'ouïe. Si vous avez jamais aimé paſſionément, vous pouvez ſavoir par expérience, combien le langage muet des cœurs eſt éloquent et expreſſif: mais, par malheur, la mode en eſt paſſé: les grimaces, les diſcours flatteurs et ſéduiſans ont pris ſa place.

Je reviens à nos innocens cultivateurs. Ce couple ainſi aſſorti n'eut pas beſoin d'expreſſions articulées pour ſe communiquer ſes ardeurs mutuelles, ardeurs toujours marquées

au

au coin de l'innocence. Heureux s'ils euſſent toujours perſévérés à rendre le tribut qu'ils devoient à l'auteur de leur exiſtence, de leurs plaiſirs et de leurs joies. Leur désobéiſſance fit naitre tous nos maux : le moindre eſt la néceſſité de nous exprimer par des ſons articulés.

La parole eſt une ſuite du péché : nous n'avons pas ces facilités de nous faire entendre par des ſignes, qui furent l'appanage de l'innocent Adam, il nous faut des ſignes artificiels et articulés : le beſoin les a inventés, le beſoin les maintient, et le caprice les varie, les change, les introduit à ſon gré.

Adam n'avoit point de liaiſon dans le ſéjour d'innocence, qui demandât un verbiage

auſſi inutile que gênant. Son Dieu, ſon épouſe, voilà les deux objets qui occupoient toute ſon attention, tous ſes ſoins. Dieu entend le langage du cœur, celui-là même eſt le principal langage: ſans lui tout ce verbiage de prières que nous marmotons ſouvent ſans attention, eſt plutôt une inſulte qu'un hommage. Eve liſoit dans les yeux d'Adam les tranſports de ſon ame.

Rien que le préjugé peut combattre des conjectures ſi vraiſemblables, fondeés ſur des preuves ſi ſenſibles et ſi convaincantes. Vous ſavez, Monſieur, et je vous en ai averti, ce ne ſont pas des preuves géométriques, mais dans des queſtions de fait de cette nature, que pouvons nous faire, que de hazarder des probabilités?

Ceux

Ceux qui s'imaginent qu'Adam parloit avant ſa chute, ſont-ils fondés ſur des preuves plus ſolides? Vous me répondrez qu'ils ſont fondés ſur l'Ecriture. Mais je tâcherai de vous faire voir qu'ils ne peuvent s'autoriſer de l'Ecriture ſur ce point de fait. Ce n'eſt pas la place d'en parler ici: ce ſera le ſujet d'une autre lettre.

Ne croyez pas, Monſieur, que j'aie deſſein d'éluder toutes les objections, que l'on peut propoſer contre mon opinion: je leur rendrai tout l'honneur qu'elles méritent: j'ai celui d'être,

MONSIEUR,

Votre très humble, très obéiſſant ſerviteur,

* * *.

LETTRE V.

MONSIEUR,

JE crois avoir assés prouvé dans mes lettres précédentes un fait, qui de lui-même est fort stérile en preuves. La distance des tems et des lieux ne nous permet pas d'en trouver d'aussi convaincantes, que celles d'un problême de géométrie. Toutes les autres que je pourrai vous marquer dans la suite, sont analogues et subséquentes aux premières.

Après avoir établi qu'Eve et Adam ne parlèrent pas un langage articulé avant leur chute, il est aisé de conclure, que les signes dont ils se servirent, leur tenoient lieu de langage: ils étoient aussi expressifs, que le sont nos mots inventés par le besoin, établis par l'usage, changés, altérés

térés par la viciſſitude des tems, auſſi bien que par le caprice et par l'amour de la nouveauté.

Ces ſignes leur étoient naturels, ſans être articulés, nos mots ſont factices ; leurs ſignes étoient univoques et ſincères, nos mots ſont ſouvent équivoques, et le cœur n'eſt pas toujours d'accord avec la bouche ; leurs ſignes étoient le ſimbole de ces chérubins gardiens de l'arche ; qui ſe regardoient mutuellement, et dont le langage muet étoit plus expreſſif que les himnes, que les Hébreux chantoient à l'honneur de leur libérateur.

Heureux ſi nos premiers parens euſſent perſévéré dans cet état d'innocence, mais de tout tems l'amour de la nouveauté a occaſionné des révolutions.

Eve

Eve avoit un cœur, elle étoit curieuſe, c'étoit aſſés pour devenir criminelle. Réfractaire au précepte le plus facile, elle veut gouter d'un fruit qui lui paroit agréable à la vue ; elle étoit libre ; elle veut ſavoir s'il eſt également doux au gout.

Un arbre eſt planté dans Eden, il porte des fruits qui contiennent la ſcience du bien et du mal. Séduite par l'exemple du ſerpent, Eve s'imagine pouvoir en gouter impunément, malgré la défenſe faite à Adam.

Ne vous imaginez pas, Monſieur, que cette tentation ſe ſoit faite par le moyen d'un dialogue entre Eve et le ſerpent. L'exemple ſeul ſuffit pour frayer le chemin aux crimes les

plus

plus atroces ; perſuaſion ſouvent plus forte, que tous les diſcours les plus ſéduiſans et les plus perſuaſifs. Et ſurtout quand le cœur eſt d'intelligence, on ne marchande plus ; le premier pas ne coute rien ; on entre dans la carrière, et ſouvent on devient criminel ſans preſque penſer au crime.

Le ſerpent, à qui aucun fruit n'étoit défendu, et qui auſſi bien que tous les autres animaux ſe nouriſſoit des biens que la nature avoit produits, ſe repaiſſoit d'un fruit qui étoit défendu à nos premiers parens, ſans autre raiſon peut-être, que pour éprouver la fidélité et l'obéiſſance de ce couple heureux.

Eve voyant que le ſerpent en mangeoit ſans mourir, s'imagina que la mort ne ſeroit pas la conſéquence de ſon crime, que d'ailleurs elle ſe procureroit une connoiſſance, qu'elle n'avoit pas alors. Enivrée de cette idée flatteuſe et chimérique, elle porte une main chancelante ſur le fruit défendu, mais l'eſpérance trompeuſe de l'impunité la raſſure, elle le cueille, elle en goute.

Satisfaite de ſa curioſité, elle en va préſenter à Adam. Ce premier homme ſi complaiſant pour la première femme, ne juſtifie que trop nos penchans pour un ſexe aimable et enchanteur : il fit par complaiſance dans le paradis, ce que nous feſons ſouvent ſur la terre par inclination.

Sans

Sans penſer aux ſuites fatales de ſa déſobéiſſance, ou plutôt, abuſant des droits de ſa liberté, il accepte le préſent perfide, et pour comble de forfait, il le met à la bouche et en mange. Voilà l'époque trajique de nos malheurs.

A l'inſtant ſes yeux s'ouvrent à ſon crime. Ces ſignes qui étoient ſi expreſſifs, par leſquels Eve pouvoit lire les tranſports et les mouvemens du cœur de ſon mari, ſont déſormais équivoques. Il voudroit articuler des ſons plaintifs et lugubres, il ne ſauroit: ſa langue ne peut proférer les remords de ſon cœur. Son abbatement, ſon état humiliant, ſon air triſte et morne, les ſoupirs, que ſais-je? tout l'attirail d'un criminel et d'un malheureux

parlent

parlent aſſés et font voir à Eve l'excès de ſa douleur.

Adam connoit ſon crime, il en gémit: il lui reſte une reſſource ; la fuite: il la ſaiſit, et il ſe cache: mais le Dieu vengeur le pourſuit.

Les monſtres irrités, qu'il avoit vus autrefois ſouples, et dociles flatter ſon innocente curioſité, ne reconnoiſſent plus leur roi, ils rugiſſent autour de lui, et vengent les premiers la plus noire ingratitude. Les ſombres nuages obſcurciſſent le flambeau de ſa raiſon. Le ciel eſt d'airain. Au lieu d'un agréable printems, il voit ſuccéder l'hiver et ſes frimats. Les épines bleſſent. Le feu s'élance. Toute la nature ſe mutine et ſe révolte. Le paral-

lèle

lèle de ſes misères préſentes avec ſa félicité paſſée lui cauſe les plus grandes amertumes.

Héritiers trop malheureux de ce père prévaricateur, nous n'éprouvons, que trop, les ſuites funeſtes de ſon péché. Son crime fit tous nos malheurs. Affligeante réflexion! Je la quitte et je reviens à l'auteur de nos maux.

Ses ſens ſont obſcurcis, la perception n'eſt plus la règle infallible de ſes connoiſſances, un nuage épais ſe répand ſur ſes yeux. La diſtance des objets lui en ôte la connoiſſance. La nature a pour lui des miſtères. La vengeance divine marche à ſes traces et lui marque une affreuſe deſtinée, qu'il entrevoit dans l'amertume de ſon ame.

Eden

Eden n'eſt plus ſon paradis, c'eſt le théâtre de ſa déſobéiſſance ; c'eſt auſſi celui de ſes malheurs. La terre eſt déſormais le lieu de ſon exil, terre maudite dans ſes productions. Le beſoin lui montre la néceſſité de la cultiver.

Croire et ſoutenir, qu' il y eut un dialogue après la chute, entre Dieu, Adam, Eve et le ſerpent, eſt une ſuppoſition erronée, fondée, je ne ſais, ſur quel préjugé. Dieu a-t-il beſoin d'articuler des ſons pour juger des coupables, pour punir des criminels ? Non ſûrement : la conſcience du tranſgreſſeur ſuffit toute ſeule pour lui faire voir l'énormité de la tranſgreſſion. Voilà la voix de Dieu ; elle parle au fond de nos cœurs.

D'ailleurs

D'ailleurs n'eſt-ce pas avilir la majeſté divine, que de la faire entrer en converſation avec deux réfractaires, et même avec un animal tel que le ſerpent? Il eſt vrai, l'Ecriture rapporte que Dieu parla à l'animal ſéducteur et à la femme ſéduite, mais elle met les œuvres de Dieu au niveau de nos foibles lumières. J'en parlerai plus amplement, quand je répondrai aux objections dans une autre lettre.

Je me ſouviens d'avoir lu, que St. Ambroiſe croyoit que le ſerpent avant ſa condamnation marchoit comme l'homme et qu'il parloit comme lui, Hébreux ſans doute, puiſqu' Adam parloit cette langue, ſelon les partiſans de cette opinion, diſons mieux, de cette chimère.

Qui auroit donc appris au ſerpent à parler Hébreu? Dieu, ſûrement, ne lui avoit pas donné cette faculté-là, il ne l'avoit pas de lui-même. Cette ſuppoſition ridicule prouve que la tentation eſt une conſéquence de l'imitation, et non pas de la perſuaſion.

Pour éviter tout ce labirinthe de difficultés, pluſieurs s'imaginent que le perſuaſif tentateur n'étoit rien moins qu'un animal, ils tranchent le neud gordien et ſoutiennent que ce fut le diable lui-même, cet ange de tenèbres que Dieu précipita au fond de l'abîme.

Jaloux de ce qu'un homme goutât des plaiſirs, bienfaits de ſon créateur, dont il avoit été privé, lui qui étoit une intelligence céleſte,

prit

prit conſeil du déſeſpoir et du dépit, et ſe réſolut d'envelopper cet homme dans une ruine commune. Pour cet effet il prend la forme du ſerpent, et ainſi déguiſé il va trouver la femme, et l'engage par des diſcours ſéduiſans et des promeſſes flatteuſes à enfreindre la loi du Créateur.

Cette ſuppoſition eſt bonne pour un poëme épique, elle fait naitre des epiſodes. Le divin Milton qui l'a ſi heureuſement miſe en uſage ne croyoit pas que ce fût une vérité, non plus que le voyage qu'il ſait faire à Satan au travers des nues. Le philoſophe n'étoit pas d'accord avec le poëte. Il eſt permis au dernier de donner l'eſſor à ſon Imagination. Tel eſt auſſi le privilège des peintres.

——— Pictoribus atque poëtis
Quidlibet fingendi ſemper fuit æqua poteſſas.

En parlant de privilèges, permettez que j'aie celui de me dire et d'être conſtamment,

MONSIEUR,

Votre très humble, très obéiſſant ſerviteur,

* * *.

LETTRE VI.

MONSIEUR,

JE me ſuis engagé à répondre aux objections qu'on s'imagine pouvoir tirer de l'Ecriture contre mon ſentiment. Je dégage ma promeſſe.

L'Ecriture

L'Ecriture eſt la règle de notre foi, c'eſt la parole de Dieu, parole infiniment reſpectable ; elle porte l'empreinte de la divinité : parole écrite par des hommes inſpirés, dictée par l'Eſprit ſaint, ſouvent mal interprêtée, toujours le bouclier de chaque ſecte et de chaque religion. On la martiriſe pour ainſi dire.

Vous le ſavez, Monſieur, les antropomorphites alloient chercher dans les livres ſacrés des preuves de leurs erreurs. Je ne prétends pas faire l'énumération des autres ſectes, elles rempliroient ſeules un volume *in folio*. L'Ecriture ſainte ne contient point d'erreurs, mais les ſottiſes de l'eſprit humain ſont ſans nombre ; et la plûpart ſont des ſottiſes rarement amuſantes, ſouvent dangereuſes, preſque toujours ridicules.

La première objection qu'on peut tirer de l'Ecriture paroit fondée ſur ce qu' Adam dit à Eve, *voilà l'os de mes os et la chair de ma chair.*

A celà je réponds qu' Adam ne prononça pas ces paroles, mais Moyſe les écrivit ſous la dictee de l'eſprit ſaint, qui ſans doute avoit ſes raiſons trop impénétrables à la foibleſſe de l'homme.

Adam pouvoit-il ſavoir, que cet objet nouveau fût effectivement une partie de lui-même? Il n'en eut pas la moindre connoiſſance. Dieu fit cette opération pendant le ſommeil d'Adam, et le ſommeil, diſons nous ordinairement, eſt l'image de la mort; comment donc Adam pouvoit-il deviner, qu'Eve eût été tirée d'une

de ſes côtes ? Dira-t-on qu'il le ſut par inſpiration ? Mais pourquoi multiplier les miracles ſans néceſſité ?

A la vérité Adam eut pour elle toute la tendreſſe, qu'un époux épris de la plus forte et innocente paſſion peut avoir pour ſon épouſe. Ses regards, ſes raviſſemens, ſes tranſports, ſes extaſes à la vue d'un objet ſi charmant, ne le prouvoient que trop ſenſiblement : la nature elle même nous en fournit la raiſon.

De tous les ouvrages de la création, il n'y en avoit point qui eût plus de rapport à l'homme que la femme. Son air, les traits de ſon viſage, ſa démarche majeſtueuſe, toute

ſa perſonne feſoit voir en elle une compagne mieux aſſortie, que tous les animaux.

Ce qui fonde cette conjecture, c'eſt qu' après avoir vu tous ces derniers Adam, dit l'Ecriture, *ne trouva point d'aide pour lui.* Il n'eſt donc pas étonnant que ſemblable au premier homme, Eve attira dans l'inſtant toute ſon affection.

De là nous pouvons conjecturer, que Moyſe rapporte ces paroles pour nous faire voir l'amour et l'affection qu'un homme doit avoir pour ſa femme. Ces paroles ſont encore aujourdui le ſimbole de l'amour que Jeſus Chriſt a pour ſon egliſe.

Une

Une autre objection que l'on peut tirer de l'Ecriture, eſt fondée ſur les noms qu' Adam impoſa aux animaux et aux oiſeaux après les avoir fait paſſer en revue comme un inſpecteur fait paſſer en revue une troupe de ſoldats; à une différence près, c'eſt que les derniers ne ſont pas tous bêtes et que les autres ne ſont pas tous quadrupèdes.

Le reſpect que j'ai pour tout ce qui porte l'empreinte de la divinité, me preſcrit des bornes; je ne les paſſerai pas. Une réponſe ſérieuſe et ſolide détruira cette objection ridicule priſe dans un ſens littéral.

Que penſer du ſilence de l'Ecriture ſur les noms qu' Adam donna aux plantes, aux arbres,

bres, et à toutes les autres productions de la nature, qui entrent, auſſi bien que les animaux et les oiſeaux, dans l'économie de la création ? Ne peut-on pas conclure que l'Ecriture, en ne parlant que des derniers, nous a voulu faire entendre que par les noms impoſés, elle entendoit quelque choſe d'allégorique ?

Combien d'exemples n'avons nous pas où il faut s'écarter du ſens littéral ? A chaque page de l'Ecriture et ſurtout de la Genèſe, nous ne pouvons entendre littéralement des choſes qui ſeroient non ſeulement baſſes et triviales, mais incompatibles avec l'idée que nous avons de la divinité.

Les

Les antropomorphites interprétoient l'Ecriture littéralement, de là ils ſe firent un Dieu corporel, ils lui attribuoient des pieds, des mains, des yeux. Voilà les dangers, et les ſuites d'une interprétation littérale de tous les paſſages de l'Ecriture.

Ceux qui voudroient interpréter littéralement les ſcènes qui ſe paſsèrent entre Dieu, Adam, Eve, et le ſerpent, ne changeroient pas, à la vérité, un miſtère en une opinion dangereuſe pour la foi, mais ils en feroient une ridicule traji-comédie dont la ſcène ſeroit à Eden.

N'eſt-ce pas avilir la majeſté divine, que de dire que Dieu ſe promena réellement dans le jardin ?

jardin? Qu'il appella Adam? Comme s'il eût eu beſoin de s'informer d'une choſe qu'il ignoroit, ou comme ſi quelque choſe étoit inconnu à un être, dont l'eſſence eſt la lumière, et qui en eſt revêtu comme d'un vêtement.

L'Ecriture nous dit que le Créateur fit les ouvrages de la création en ſix jours, qu' après chaque production de ſa puiſſance, il ſcella de ſon approbation l'ouvrage produit, en diſant qu'il étoit bon, et qu' après le ſixième jour il ſe repoſa.

Quelles abſurdités ne s'enſuivroient pas, ſi dans tout ceci nous ſuivions le ſens littéral? qu'il y a en Dieu ſucceſſion, repos et mouvement.

Dieu

Dieu n'a point parlé en produiſant les ouvrages de la création. L'acte de ſa volonté fut Créateur, et le monde ſortit du néant. Dieu dit par un ſeul acte de ſa volonté, *que la lumière paroiſſe, et la lumière parut.* Moyſe rapporte ces ſublimes paroles, parce qu'elles donnent une haute idée, et de la puiſſance du Créateur, et des ouvrages de la création.

D'ailleurs il n'y a en Dieu, ni repos, ni mouvement. Préſent partout par ſon immenſité, il agit toujours par ſa puiſſance. Le moucheron qu'il conſerve, eſt un acte de création continuelle, comme le moucheron qu'il produit, eſt une création momentanée ; l'une et l'autre entrent dans l'économie de la toute puiſſance divine.

L'Ecri tur

L'Ecriture en nous donnant une deſcription ſi variée, et ſi détaillée de la création ſe met à la portée de nos foibles conceptions. Borné de toutes parts l'eſprit de l'homme ne peut atteindre aux choſes divines.

Les œuvres de Dieu ſont des énigmes pour nous. Nous les voyons des yeux du corps, mais ce n'eſt que la ſuperficie. Les reſſorts de la production nous ſont inconnus. La nature a ſes miſtères, non moins impénétrables que ceux de la religion. Notre raiſon doit plier ſous la foibleſſe de ſes lumières.

Si Adam avoit impoſé des noms aux animaux, il eſt probable qu'il en auroit impoſé aux autres ouvrages de la création. L'Ecri-

ture

ture n'auroit pas manqué de nous le marquer : elle ſe tait ſur cet article. Delà il eſt aiſé de conjecturer, que par les noms, elle entend cette autorité, cette puiſſance, ce pouvoir, que le chef d'œuvre des merveilles du tout puiſſant devoit exercer ſur ces êtres irraiſonables deſtinés à ſes plaiſirs, auſſi bien qu' à ſes beſoins. Le droit d'autorité renferme dans ſon idée celui d'impoſer des noms.

On peut encore entendre par les noms qu' Adam impoſa aux animaux, la revue qu'il en fit, pour voir s'il ne trouveroit point un aide ſemblable à lui, ce qui ſemble confirmer cette conjecture, c'eſt le texte que j'ai rapporté en répondant à la première objection.

Les

Les partisans de l'hipothèse que je combats disent qu' Adam imposa des noms convenables à la nature de chaque animal, desorte qu'un lion eut une dénomination qui montroit sa férocité. Supposition aussi baroque, qu'elle est insoutenable et contraire au bon sens.

Les noms des animaux furent imposés, selon eux, avant la chute. Comment donc Adam pouvoit-il imposer un nom au lion, au lion, au tigre et aux autres animaux féroces qui montrât leur nature et leur férocité? puis que cette dernière qualité n'est qu' une suite du péché. L'homme s'étoit révolté contre Dieu, l'animal se révolta contre l'homme, et la révolte d'un être privé de raison, contribua à punir la révolte d'un être raisonnable.

Adam

Adam pouvoit-il prévoir ſon péché, et les ſuites qui en réſulteroient ? Toutes ſes connoiſſances réunies ne pouvoient lui faire deviner ce qui étoit caché dans les tréſors de la ſcience de Dieu. Si donc Adam ne pouvoit percer les ſombres voiles de l'avenir, la conſéquence eſt encore la même, il s'enſuit qu'il ne pouvoit impoſer des noms analogues à la nature des animaux.

Ces noms ſeroient encore aujourdui en uſage ſuivant l'hipothèſe de ceux qui interprètent littéralement ce paſſage, ces noms n'étoient point paſſagers; Adam, dit l'Ecriture, nomma le nom de chaque animal, et c'étoit ſon nom, nom permanent ſans doute et qui devoit paſſer dans la poſtérité.

Suivant ce ſentiment, il falloit qu' Adam changeât ces noms après ſa chute, puiſque nous n'avons plus les mêmes, et que le lion et quelques autres animaux étoient devenus féroces ; ainſi le premier nom n'étoit plus analogue. Quel labirinthe de difficultés, d'hipothéſes inſoutenables, dans l'opinion que je combats !

Sans doute que nos interprètes matérialiſtes s'imaginent, que Dieu articula ces paroles parlant aux poiſſons de la mer : *croiſſez et multipliez-vous*, c'eſt ainſi que l'Ecriture le rapporte ; au lieu qu'il n'y a rien de ſi digne de la majeſté divine, que d'entendre par-là, que Dieu donna aux poiſſons une propenſité, un inſtinct, qui les portât

portât naturellement, ſuivant l'économie de leur nature, a la propagation de leur eſpèce.

Ceux qui prétendent trouver dans ces paroles un commandement, pouſſent trop loin l'abſurde et le ridicule pour mériter une réponſe.

Quant à l'homme à qui on ſuppoſe que ces paroles aient été addreſſées, ſoutenir que c'eſt un commandement, c'eſt abuſer de la crédulité publique, et lui en impoſer par des ſuppoſitions démenties par l'expérience. Nous en trouvons la fauſſeté dans notre propre cœur.

Adam ſans doute n'étoit pas créé pour partager ſeul les agrémens d'Eden, et s'il n'eût pas péché, il auroit eu une poſtérité par la voie de la génération, et comme cette voie n'eſt pas criminelle dans les poiſſons, ni dans les animaux, elle n'eût pas été criminelle dans l'homme, qui reçut le même privilège ſcellé des mêmes paroles.

Pour cet effet Adam n'avoit pas beſoin d'un commandement pour remplir les deſſeins de Dieu. La nature étoit un guide ſûr. Eve réuniſſoit en elle tous les attraits qui pouvoient toucher ſon cœur. Des appas céleſtes brilloient dans ſes yeux, et comme l'aimant attire le fer, le cœur d'Eve attiroit celui de ſon cher époux. Dieu les avoit créés *mâle*

et

et femelle, voilà le dénouement de ce prétendu précepte : Ils n'avoient qu'à ſuivre naturellement le penchant de leur cœur. La vue excitoit les déſirs, les déſirs tendoient à l'action, et le cœur étoit d'intelligence.

Encore moins à préſent, dans l'état de la nature corrompue, avons nous beſoin de commandement qui nous enjoigne la propagation. Je ne ferai point de gloſe ſur cet article, c'eſt une propoſition, qui n'a pas beſoin de commentaire. J'obſerverai ſeulement, que s'il y a un tel précepte, il eſt le plus fidèlement et le plus généralement ſuivi. Voici la raiſon, je n'en ajouterai point d'autre, il flatte la nature et ſes loix.

Oſerai-je vous prier, Monſieur, de me faire ſavoir le réſultat de mes lettres. Vous les avez fait voir à vos amis. Je ſerai charmé de profiter de leurs lumières auſſi bien que des vôtres, communiquez-les-moi; duſſent-elles fronder mon opinion. Juſqu'à préſent vous m'avez laiſſé ſuivre le fil de mes obſervations, ſans m'en dire votre ſentiment.

Quel peut être le motif de votre ſilence plus que pithagoricien ? La nouveauté de mon opinion a-t-elle allarmé les préjugés ? Le fait eſt poſſible; quoiqu'il en ſoit, faites moi le ſavoir, et s'il eſt vrai que vous ne faites que de maigres ſacrifices à la pareſſe, je me flatte que vous déroberez quelques momens de vos occupations pour m'aſſurer du ſuccès de

mes

mes lettres dans l'esprit de votre petit cercle d'amis.

FRISESOMORUM * a long tems usurpé l'empire du bon sens : je me souviens d'en avoir lu avec plaisir l'éloge funèbre. Que ne pouvons nous triompher avec le même succès de quelques autres préjugés ? Le Chancelier Bacon les appelloient fort énergiquement, DES IDOLES. Quelle honte pour la raison ! Mais, voici le comble de l'extravagance, on les adore.

Celui qui entreprend de dessiller les yeux d'une populace idolâtre, doit être prêt au combat. On arme de tous côtés contre lui. Les

* *Aristote.*

aveugles mêmes deviennent des héros, et quoiqu'ils ne voyent goute, ils frappent à tort et à travers : leurs coups ne portent pas toujours, mais enfin leur fureur eſt aſſouvie.

Je m'écarte de mon ſujet : j'en reprendrai le fil. Permettez auparavant que je vous aſſure, que le préjugé ne fit jamais naitre, et ne diminuera jamais les ſentimens d'eſtime avec leſquels j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très humble, très obéiſſant ſerviteur,

* * *.

LETTRE

LETTRE VII.

MONSIEUR,

VOS éloges ſont flatteurs. Perſonne ne ſait louer avec tant d'art. Quelles conquêtes ne devez-vous pas faire dans le monde féminin !

Vous me demandez un éclairciſſement ultérieur ſur le prétendu dialogue d'Eve et du ſerpent, ſur la chute et ſes ſuites. Pour ne rien vous laiſſer déſirer ſur cette matière, je vais tâcher de vous donner des preuves convaincantes que le ſerpent ne parla point à Eve.

D'abord, ou c'étoit un ſerpent naturel, ou le démon traveſti en ſerpent : ſi c'étoit un ſerpent naturel, il ne parloit pas ; ſuppoſer

avec Saint Ambroiſe qu'il parloit, c'eſt ſuppoſer des choſes plus miſtérieuſes que les miſtères mêmes. Suppoſons qu'il parloit, quel intérêt avoit ce ſerpent de tenter Eve? Quels motifs pouvoit-il avoir de la faire déchoir de ſes privilèges?

Aſſés ruſé pour la tentation, ce rampant animal l'auroit-il été moins pour prévoir les ſuites qu'auroient ſes perſuaſions artificieuſes? Les feſeurs d'hipothèſes peuvent-ils ſuppoſer l'animal tentateur aſſés ennemi de ſon individu, que pour être l'inſtrument des malheurs dans leſquels il s'envelopperoit lui-même? Laiſſons toutes ces ſuppoſitions ridicules; l'opinion qui les fait naitre, l'eſt encore davantage.

C'étoit

C'étoit donc un démon traveſti en ſerpent. Autre abſurdité : opinion ridicule à tous égards. Les partiſans des préjugés ne voyent-ils donc pas, que c'eſt déroger à la bonté du Créateur que d'introduire l'ennemi de l'homme dans le lieu le plus agréable de la terre, pour en faire un lieu detentation, de crime et de châtimens ? Qui auroit donc introduit ce démon ? Milton le fait paſſer au travers des airs, mais ce paſſage n'a pas plus de réalité, que la conſultation infernale qui le précéda. Dans l'un et dans l'autre le poëte fait voir la fécondité de ſon imagination.

Diront-ils, que Dieu permit au démon de ſe traveſtir en ſerpent, et de tenter l'heureux couple juſque dans le ſéjour de ſa félicité ?

mais

Mais cette ſuppoſition ne s'accorde pas avec l'idée d'un Dieu bienfeſant, qui venoit de combler l'ouvrage de ſes mains des dons de la nature et de la grace. Cette ſuppoſition eſt injurieuſe à Dieu ; elle en feroit un être bizarre et contradictoire qui ne combleroit de bienfaits, que pour faire marcher les plus rudes châtimens à leurs ſuites. Ce n'eſt pas ainſi que Dieu ſe joue de ſes dons : ils ſont ſans regrets.

D'ailleurs la condamnation que l'on ſuppoſe avoir été lancée par des ſons articulés contre le ſerpent, détruit cette ſuppoſition et en démontre l'abſurdité.

Si Dieu avoit permis au ſerpent de tenter nos premiers parens, pourquoi l'auroit-il condamné à ramper ſur ſon ventre, et à manger de la pouſſière tous les jours de ſa vie ? Une choſe permiſe n'eſt jamais punie par les loix. Les légiſlateurs ne puniſſent jamais une choſe qu'ils permettent. Dieu le plus juſte, le plus ſage, le plus éclairé des légiſlateurs auroit-il donc condamné le ſerpent pour une choſe ſcellée de la permiſſion divine ?

Cette condamnation tombe ſans doute ſur le principal auteur de la tentation. Le ſerpent n'étoit point coupable de ce que Satan avoit pris ſa forme. Les brebis ne ſont point reſponſables, ſi, ſelon la figure de l'Evangile, une quantité de faux prophêtes ſe revêtent des

apparences

apparences de brebis, et ne ſont dans le fond que des loups raviſſans. Je pourrois éclaircir ceci par d'autres comparaiſons, mais les ſimilitudes ſont ſurperflues, où les raiſons ſont ſolides et convaincantes.

Il faut donc, que ce ſoit le démon qui ait été l'objet de cette condamnation. De-là il ſenſuit, que les partiſans des préjugés avouent, que ceci doit s'entendre allégoriquement. Nous ne voyons point de démon ramper ſur le ventre. Ou il faut qu'ils diſent, que c'étoit un ſerpent naturel, ce qui n'admettent pas eux-mêmes, parce qu'il ſeroit aiſé de conclure, que la tentation ne s'eſt pas faite par le moyen d'un colloque entre Eve et le ſerpent, à moins qu'on ne diſe avec Saint Ambroiſe, que le ſerpent

parloit

parloit avant la chute de l'homme : qualité qu'il conſerveroit encore ; d'autant plus que l'Ecriture ne dit pas qu'il en fut privé. Laiſſons cette ſuppoſition dans la claſſe des ridicules.

Il s'enſuit de tout ce que j'ai dit et de tout ce que rapporte l'Ecriture à ce ſujet, que cette tentation et ce ſuppoſé dialogue doivent s'entendre allégoriquement.

Quant à l'animal qui par ſon exemple excita la curioſité d'Eve, et fut la première cauſe de la chute d' Adam, je crois que c'étoit un Serpent naturel. Je n'admets point de miſtère, où il n'eſt pas néceſſaire.

L'Ecriture

L'Ecriture dit que ce ſerpent étoit le plus ruſé de tous les animaux, je n'entreprendrai pas de déterminer en quoi conſiſtoit ſa ruſe : qualité dont il eſt bien déchu ; et ſi nous en croyons les fabuliſtes, le renard ne lui cède pas, et même l'emporte ſur lui en fait de ruſe.

S'il eſt permis de deviner, ne pourroit-on pas dire que l'épithète de ruſé ne fut donnée au ſerpent, qu'en conſéquence du choix qu'il fit du fruit de l'arbre de la ſcience du bien et du mal, préférablement à tout autre ?

Sans doute que les animaux pouvoient ſe nourrir indifféremment de tous les fruits qui étoient plantés dans le jardin d'Eden. La déſenſe ne fut faite qu'à Adam et à Eve, dé-

ſenſe écrite au fond de leurs cœurs. Deſtitués de raiſon les animaux n'étoient point ſuſceptibles d'une pareille prohibition dans le choix des alimens qui devoient leur ſervir de nourriture. La nature étoit leur loi, l'inſtinct leur guide.

Le ſerpent choiſit préférablement à tous les autres un fruit, qui étoit beau à la vue, et agréable au gout. Peu m'importe de ſavoir, ſi ce fut une pomme véritable : ce n'étoit pas une, telle que les poëtes feignent qu'on trouve dans le jardin des Heſpérides. C'étoit un fruit, auquel on donne communément le nom de pomme. Je vous ai déjà dit, qu' Eve vit le ſerpent manger impunément de ce fruit, qu' elle fut tentée de ſatisfaire ſon gout après

avoir ſatisfait ſa vue. En conſéquence elle en prend, en mange, et en préſente à Adam.

L'Ecriture pour nous donner une vive deſcription de ce grand évènement, qui produiſit encore de plus grandes révolutions, nous fait voir ſous l'emblême d'une converſation entre Eve et un ſerpent les dangers de la flatterie, qui gliſſe ſon venin imperceptiblement comme cet animal rampant, ſouvent caché ſous des fleurs. Emblême trop naturelle d'un flatteur.

Elle nous repréſente les ſuites de l'ambition et d'un déſir immodéré de s'élever à des connoiſſances audeſſus de la ſphère d'un ſimple mortel.

L'Eſprit

L'Eſprit ſaint a ſes vues, il nous inſtruit par des paraboles. Il falloit celà pour les Hébreux, ils en étoient jaloux. L'Ancien et le Nouveau Teſtament ſont pleins de ces paraboles.

Je quitte les figures allégoriques. C'eſt dans le ſens le plus littéral, que j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très humble, très obéiſſant ſerviteur,

* * *.

LETTRE VIII.

MONSIEUR,

UNE preuve eſt ſouvent l'avant-coureur d'une autre : elles ſe réuniſſent à l'établiſſement d'une hipothèſe ſoutenue par des conjectures vraiſemblables. Le fondement étant ſolide, l'édifice l'eſt en conſéquence.

Après avoir prouvé, que l'innocent cultivateur ne proféra point de ſons articulés, qu'il n'y eut pas de dialogue entre Eve et le rampant animal, il eſt aiſé d'expliquer les ſuites de la première chute de l'homme.

Déchu de ſes privilèges l'apoſtat d'Eden cherche à ſe cacher dans un coin du jardin, qu'il venoit de ſouiller par une lâche ingratitude ;

tude ; il reconnoit ſa nudité : il la couvre de feuilles de figuier. Il commence à ſentir vivement ſes beſoins, et la raiſon lui fournit les moyens d'y pourvoir et de les ſatisfaire.

L'Ecriture dit que Dieu ſe promena dans le jardin, qu'il appella Adam par ſon nom, qu'il s'informa du lieu de ſa retraite et de ſa fuite. Adam lui répond : *Seigneur, j'ai eu peur de vous, et je me ſuis caché de votre face. La femme que vous m'avez donnée pour compagne, m'a trompé.* Dieu en demande la raiſon à Eve. *Le ſerpent m'a ſeduite*, répond elle. *Parceque*, dit Dieu au ſerpent, *tu a trompé la femme, tu ramperas ſur ton ventre* .... Et à la femme : *tu enfanteras avec douleur* .... Et enfin à l'homme : *tu mangeras ton pain à la ſueur de ton*

front, et quoiqu'elle arroſe tes travaux, la terre te produira des ronces et des épines.

Que penſez-vous, Monſieur, de cette ſcène ſi intéreſſante et ſi pathétique ? Dieu agit-il ainſi avec les foibles mortels, qui oſent tranſgreſſer ſes loix ? non ſûrement. Maitre abſolu des deſtins, ſes voyes ſont immuables. Il n'a pas beſoin de faire entendre une voix articulée pour parler au pécheur, et lui reprocher ſon ingratitude. Le bruit de ſon tonnerre intimide le tranſgreſſeur de ſes loix, ſes propres remords achêvent de le confondre.

L'Eſprit ſaint nous repréſente les conſéquences inévitables d'une tranſgreſſion, qui devoit avoir des ſuites ſi naturelles. Rien de

plus

plus naturel, que de rejetter les fautes les uns ſur les autres. On aime à trouver l'apologie de ſes crimes dans l'exemple, ou dans la perſuaſion d'autrui.

Adam qui rejetta la faute ſur Eve, celle-ci qui la rejetta ſur le ſerpent, montrèrent dès-lors, quelles ſont les reſſources de l'amour propre et d'une conſcience agitée par les remords. Comme la punition ſuivit immédiatement le crime, il n'eſt pas ſurprenant, que ces deux malheureux tâchaſſent de ſe juſtifier devant la voix de Dieu, qui parloit au fond de leurs cœurs.

Si les châtimens étoient aujourdui auſſi éclatans, et qu'ils marchaſſent à la ſuite de la

transgreſſion, on ne verroit pas tant de tranquiles ſcélérats. Une partie du monde feroit ſans ceſſe des reproches à l'autre.

Sans doute que nos premiers parens ſe ſervirent de ces reſſources ſi naturelles au pécheur. Leurs regards triſtes et abbatus, les ſanglots, les ſoupirs ne furent que des échos trop fidèles, et de leurs reproches réciproques, et de leur apologie imaginaire.

La terre qui devoit produire ſes fruits et ſes fleurs ſans culture, ſi l'homme eût perſévéré dans la ſoumiſſion, et la dépendance qu'il devoit à l'auteur de ſa félicité, ſe couvrit de ronces et d'épines. La ſtérilité ſe répandit ſur elle, et privé de ſes privilèges l'homme devoit

la

la cultiver. Tout celà eſt une ſuite du péché, et le moment qui vit l'homme coupable, le vit foible, deſtitué, malheureux. Le travail devint ſon appanage.

Eve qui avoit contribué au malheur d'Adam, devoit en partager les ſuites avec lui. Compagne inſéparable des plaiſirs de ſon mari dans Eden, elle le devoit être de ſes travaux ſur la terre frappée de ſtérilité.

Au milieu de ce tourbillon de maux, l'homme étoit encore fait pour gouter des plaiſirs: celui de ſe voir reproduit dans des individus, fut celui qui flatta le plus ſenſiblement le cœur d'Adam. Tout y contribuoit. Sa propre foibleſſe et ſon penchant; il étoit homme. La

beauté

beauté d'Eve et ſon ſexe; elle étoit femme. La nature fut leur légiſlateur et leur modèle; la terre le champ de leurs plaiſirs et de leurs travaux.

Les enfantemens douloureux ſont une ſuite naturelle de la propagation de l'eſpèce humaine. Qui ſait ſi Eve n'eût pas enfanté avec douleur, même dans le jardin de délices. Les maux de l'enfantement, ſelon l'Ecriture, ne furent que multipliés. Je paſſe rapidement ſur ces queſtions abſtraites et métaphiſiques.

Les douleurs de l'enfantement ne ſont qu'une petite punition en comparaiſon de cette inondation générale de maux qui ſe répandirent ſur la face de la terre. Les femmes ſubiſſent

iſſent volontiers ces douleurs pour jouir du plaiſir de ſe voir mères. Cette aſſertion n'a pas beſoin de gloſe, auſſi ne fais-je que l'indiquer.

Une autre queſtion analogue aux précédentes reſte encore à éclaircir. C'eſt la condamnation du ſerpent. Il fut condamné à ramper ſur le ventre, et à manger de la pouſſière tous les jours de ſa vie, il ne rampoit donc pas auparavant, et ne mangeoit point de pouſſière. Voilà comme on raiſonne et la conſéquence eſt juſte : je la tire de même. Tout ce que je prétends, c'eſt qu'il n'y eut point de ſon articulé, ni de la part du Dieu condamnateur, ni de celle du ſerpent condamné.

La

La conſéquence que j'ai tirée, a fait croire à quelques pères de l'égliſe, que le ſerpent marchoit droit comme l'homme. Cette opinion ne paroit pas aſſés fondée, je n'y puis ſouſcrire. Ce qu'il y a de probable, c'eſt que le ſerpent ne rampoit pas, au moins toujours. Le reſte eſt douteux.

Ne pourroit-on pas dire avec fondement, que le ſerpent s'élevoit quelquefois en l'air, et ſe ſoutenant ſur la terre comme ſur une baſe, qu'il s'élançoit par un mouvement progreſſif ? Quoiqu'il en ſoit, je ne déciderai rien ſur cet article. Tout ce qu'on en peut conclure, c'eſt que, comme j'ai dit, ce ſerpent n'étoit pas un démon traveſti.

Dieu

Dieu auroit-il condamné le démon à ramper sur le ventre, à manger de la pouſſière tous les jours de ſa vie ? Un eſprit pur n'eſt ſûrement pas propre à ce manège. Dieu ne l'auroit-il pas plutôt renvoyé dans ſon lieu de ténèbres. L'Ecriture ſainte auroit-elle gardé le ſilence ſur un fait auſſi eſſentiel à l'hiſtoire trajique de la chute de notre premier père, dont chaque particularité devoit être ſi intéreſſante à ſes deſcendans ?

D'ailleurs ſi cette condamnation ne tombe que ſur le ſerpent, voilà le moins coupable, ou plutôt l'innocent puni, et le principal auteur de tous maux Satan échape à la punition. Dira-t-on, qu'il fut également puni ? Mais en quoi ? L'Ecriture n'en dit mot. Il eſt certain

certain qu'il ne pouvoit pas ramper ſur le ventre, manger de la pouſſière tous les jours de ſa vie, être maudit entre tous les animaux de la terre, et que par conſéquent il ne pouvoit être l'objet de la condamnation : elle devoit naturellement tomber ſur celui qui pouvoit ramper, manger de l'herbe, vivre avec les animaux. — Voilà un labirinthe. C'eſt aux partiſans des fictions à en ſortir.

Vous voyez, Monſieur, rien de ſi ſimple, rien de ſi plauſible que ma façon d'expliquer la chute et ſes ſuites. Si mon opinion n'eſt pas évidente, elle a du moins l'avantage ſur toutes les autres d'approcher de la probabilité. Mettez en parallèle les raiſons de part et d'autre, vous êtes ſans prévention. Décidez. Je devine

vine déjà de quel côté panchera la balance. La nouveauté de mon ſiſtème ne peut effrayer que le préjugé. La raiſon l'approuve, le bon ſens y ſouſcrit.

La tête du ſerpent eſt l'emblême du péhé. Voilà le dénouement de ces paroles : *et une emme t'écraſera la tête.*

Par cette femme, les interprêtes entendent ordinairement la VIERGE MARIE qui par ſa conception ſurnaturelle du Verbe incarné a détruit le péché figuré par la tête de cet animal qui, par ſon exemple, fut l'occaſion de la chute d'Adam.

Voilà,

Voilà, encore un coup, une interprétation allégorique. Perſonne, je m'imagine, dans l'opinion que je combats, eſt aſſés dépourvu de ſens commun pour expliquer ces mots littéralement, qu'une femme devoit écraſer la tête du démon. C'eſt pourtant ce ſens littéral, que ſont obligés d'admettre les partiſans des préjugés, qui s'imaginent que cet eſprit ténébreux étoit le tentateur.

Dans leur hipothèſe, point d'autre reſſource que le ſens allégorique, et c'eſt le ſeul dans cette hipothèſe qui ſoit plauſible, s'ils veulent ſe mettre à l'abri de toutes les abſurdités les plus groſſières.

Mon

Mon ſiſtème a cet avantage, que ſans m'écarter du ſens allégorique, je puis ſuivre le ſens littéral. Sans doute qu'un ſerpent rampant ſur ſon ventre devoit être quelquefois expoſé à être foulé aux pieds. Ce phénomène n'eſt pas extraordinaire.

Quelque demonſtratives et convaincantes que ſoient pluſieurs de mes preuves, elles n'approchent pourtant pas de la certitude de l'attachement le plus inviolable avec lequel je ſerai toujours,

MONSIEUR,

Votre très humble, très obéiſſant ſerviteur,

***.

LETTRE IX.

MONSIEUR,

AVANT que de ſuivre les fugitifs exilés d'Eden, un paſſage de l'Ecriture analogue au grand évènement, qui ſuivit leur exil, me ſemble avoir beſoin d'éclairciſſement. Je crois avoir ſuffiſamment prouvé par des preuves poſitives et negatives qu'il n'y eut point de colloque entre Dieu, Adam, Eve et le ſerpent, que tout ce que rapporte l'Ecriture à ce ſujet, doit s'entendre allégoriquement.

Je n'ai point prétendu me diſtinguer par des paradoxes, encore moins par des preuves abſtraites et métaphiſiques, unique reſſource des amateurs du ſens littéral. Liſez leurs interpréta-

tions

tions ; quelle gêne, quelle torture dans l'explication d'un phénomène ſi ſimple en lui-même!

Rebutés par un vaſte cahos de difficultés et d'obſcurités, qui ſont à la ſuite du ſens littéral, quelques-un ſont entièrement rejetté ce dernier ſens, et ont tout expliqué, même la chute, dans un ſens allégorique.

Egalement éloigné et d'une vaine préſomption, et d'une téméraire audace, j'ai pour les divines Ecritures toute la vénération, qu'exige l'autorité la plus reſpectable. Je n'ai donc garde de révoquer en doute, ni la fidélité de l'hiſtorien, ni la vérité de l'hiſtoire. Je ne ſuis point du nombre de ces prétendus eſprits-forts dont la ſociété fourmille, et dont tout le mérite

conſiſte à éviter un abîme imaginaire, pour ſe jetter dans mille et mille abîmes réels. Pour ne pas croire un miſtère inconcevable, ils ſuivent aveuglément des erreurs incompréhenſibles.

Oui, Monſieur, ma foible raiſon pliera toujours ſous l'autorité ſouveraine. Quoi, diſoit-un ancien philoſophe, nous ne connoiſſons pas ce qui rampe à nos pieds, et ſpectateurs oiſifs des merveilles du Tout-puiſſant, nous voulons ſonder ſes profonds abîmes.

La chute de notre premier père eſt un miſtère incompréhenſible en ſes ſuites ; l'incarnation du Verbe, la rédemption du genre humain

humain le ſont en elles-mêmes. A l'étendue de ces miſtères je reconnois les bornes de l'empire de la raiſon, je crois, je reſpecte, je révère et me tais.

Cet epiſode n'eſt point un hors-d'œuvre. Il peut ſervir au moins d'apologie et à mes lettres et à ma croyance. Je reviens au paſſage de l'Ecriture qui fait l'objet de cette lettre.

Je demande aux amateurs du ſens littéral dans tout ce que rapporte la *Genèſe*, s'ils entendent littéralement ce paſſage où il eſt dit, que Dieu mit à l'entrée du paradis un chérubin armé d'un glaive flamboyant. Sans doute qu'ils l'admettent. Je n'en ſuis pas ſurpris. Ceux qui aviliſſent la Majeſté divine juſqu'à

lui faire proférer des ſons articulés à un ſerpent, ne ſont pas plus ſcrupuleux dans l'explication de ce dernier paſſage.

Mais je leur demanderai ; cette porte étoit elle d'or, d'argent, de cuivre ou d'airain ? Pouvoit-elle ſe fermer ? Dieu avoit-il beſoin d'un de ſes anges pour en garder l'entrée ? Ce factionnaire céleſte avoit-il beſoin d'un glaive pour ſoutenir ſon poſte ? Ce glaive étoit-il d'une trempe divine ? L'ange devoit-il reſter longtems en faction ? Quel enchaînement de queſtions ! elles ſont ridicules, je l'avoue, l'opinion qui les fait naitre, l'eſt encore davantage.

On refute ſouvent une abſurdité, ſans d'autres preuves, que de montrer les abſurdités qui en découlent naturellement.

Un chérubin naturel armé d'un glaive naturel à l'entrée du jardin d'Eden feroit une figure bizarre. Le bon ſens ne peut digérer une ſi abſurde hipothèſe. Mais le peuple eſt rempli de préjugés. Le merveilleux le frappe. L'extraordinaire l'éblouit.

Dieu peut changer les loix de la nature, j'en conviens ; elle eſt entre ſes mains : il peut faire paroitre des phénomènes extraordinaires à nos yeux, je l'avoue ; ſa puiſſance n'a point de bornes : et comme je vous l'ai

déjà dit, elle s'étend à tout ce qui ne renferme pas l'idée d'incompatibilité.

Selon cet aveu, qui eſt celui de la raiſon et du bon ſens, je ne révoque point en doute la poſſibilité du fait, mais j'en nie la réalité. Vous le ſavez, Monſieur, de la poſſibilité au fait, la conſéquence n'eſt pas juſte.

Ainſi donc, par ce chérubin armé, j'entends la juſtice de Dieu qui exila l'ingrat époux avec ſon ingrate épouſe, d'un lieu qui venoit d'être le théâtre de leur ingratitude et de leur déſobéiſſance.

Que Dieu ait fait paroître des ſignes extraordinaires à ce grand évènement, c'eſt ce que

je

je ne nierai pas : il eſt même probable qu'il y en eut, pour montrer aux coupables toute la noirceur de leur crime. La révolution générale, et les changemens ſubits qui ſe ſont faits dans toute la nature, n'étoient-ils pas des ſignes aſſés viſibles d'un Dieu courroucé contre le genre humain ? Oui, toute la nature a gémi ſous d'étranges métamorphoſes.

Après tout, quand même il ſeroit vrai qu'un Ange fut poſté à l'entrée d'Eden, avec un glaive flamboyant, ce phénomène ne prouveroit rien en faveur de l'hipothèſe que je combats. Tout ce qu'on en peut inférer, c'eſt qu'il y a un ſens littéral dans quelque choſe d'analogue à la chute d'Adam. Mais ce chérubin qui ne dit mot, ne prouve pas qu'il y

ait eu un colloque articulé entre Dieu, Adam, Eve et le ſerpent.

Je crois avoir expliqué aſſés ſuccinctement ce qui arriva dans un lieu où ſe paſsèrent les ſcènes les plus intéreſſantes au genre humain. Dans la lettre ſuivante, je ſuivrai le coupable cultivateur hors d'Eden.

Vous voyez, Monſieur, je ne crains pas de vous ennuyer. Je jouis librement du droit que vous m'avez donné ſur votre complaiſance : j'en conçois l'idée la plus agréable, et je me flatte que vous avez autant de plaiſir à lire mes lettres, que j'ai de ſatisfaction à vous les écrire.

Soyez

Soyez persuadé que je m'efforcerai de ne pas abuser de vos bontés : je vous en donne ma parole. Mes promesses, vous le savez, sont des réalités.

Une chose n'est pas moins réelle ; c'est l'attachement parfait avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très humble, très obéissant serviteur,

* * *.

LETTRE

LETTRE X.

MONSIEUR,

JUSQU'ICI mes lettres ont eu pour objet d'établir qu'il n'y eut point de ſons articulés, proférés dans le paradis terreſtre. A préſent je quitte Eden pour ſuivre nos illuſtres exilés dans le lieu de leur exil. C'eſt là que fut tracé le plan de la parole, par conſéquent de la pre mière langue.

Chaſſés du paradis par la juſtice de l'Etre ſuprême, pourſuivis par leurs remords, ils quittent leur ſéjour de délices, pour aller habiter et cultiver une terre qui étoit devenue ſtérile. Les regrets, les larmes, les ſoupirs et les ſanglots marchent à leur ſuite.

Ce

Ce fut pour la première fois, que leurs yeux juſque-là ouverts et occupés à contempler les beautés naiſſantes de l'univers ſorti du néant, s'ouvrirent pour contempler le triſte ravage qu'avoit fait leur péché. Preſſés par le beſoin, et ne pouvant plus faire uſage de ces ſignes ſi naturels et ſi expreſſifs de leurs penſées réciproques, ils reconnurent la néceſſité d'inventer des ſons articulés. La nature leur en fit trouver les moyens.

La langue eſt le membre le plus propre à former des ſons. Bientôt nos parens en formèrent pour exprimer les choſes les plus néceſſaires; et comme leurs beſoins réciproques n'étoient pas en grand nombre, les termes dont ils ſe ſervirent, ne le furent pas non plus : mais cette

invention

invention de termes ne s'eſt faite que par degrés.

Ils auroient peut-être pu marquer ce qu'ils penſoient par des geſtes, comme on dit que les muets du Grand-Seigneur ſe parlent et s'entendent, même dans la plus grande obſcurité, en s'entretrouchant de différente manière. Mais la facilité d'exprimer par des ſons articulés ce qu'ils voyoient d'étrange, leur fit inventer des mots, et l'empreſſement qu'ils eurent de ſe parler, fit qu'ils ſe ſervirent des premiers termes qui ſe ſont préſentés.

Sans doute que leurs premières paroles furent les échos de leurs plaintes. Il eſt naturel à un malheureux de ſe plaindre. Les ſou-

pirs

pirs ſont les interprètes de nos chagrins. Le langage d'un cœur affligé ſe répand ſur les lêvres. Ce que les grammairiens appellent *interjections*, ſont les conſéquences naturelles qui en découlent : pour les articuler, nous n'avons pas beſoin de maitre ; c'eſt le langage du cœur.

Inſtruit à l'école de l'adverſité, Adam n'eut beſoin d'autre pédagogue pour lui apprendre à articuler les triſtes accens de ſes peines, que de lui-même. L'affliction eſt éloquente, et jamais deux cœurs affligés ne ſe parlèrent plus éloquemment, que par ces monoſillabes et ces exclamations pathétiques, fidèles échos de leurs chagrins réciproques.

Les

Les premiers mots qui furent donc inventés pour être les ſignes de nos penſées, ce ſont les interjections. On commence à déplorer ſon malheur, on en cherche le remède après avoir eſſuyé ſes pleurs. Voilà l'économie naturelle du cœur humain ſous le poids de la triſteſſe.

Si vous avez jamais gémi ſous un malheur accablant, votre expérience ſervira de preuve, votre propre cœur en ſera garant. Vous cherchates à vous conſoler : reſſource naturelle à un malheureux : ce fut celle d'Adam.

Les interjections, les exclamations pathétiques ne furent pas longtems les lieux communs d'un entretien mutuel entre nos premiers

miers parens. Ils ceſsèrent de faire des lamentations. Ils virent que la nature les avoit formés pour le plaiſir, le cœur s'y livre naturellement ; et ſans autre *prémotion*, ils en ſuivirent les attraits.

Faits pour peupler la terre d'habitans, ils ſe livrèrent aux impreſſions du plaiſir, et l'heureuſe fécondité de la mère des vivans produiſit un nombre de nouveaux cultivateurs. Les plaiſirs s'émouſſent dans la jouiſſance. Des beſoins naiſſent ; il y faut ſubvenir.

La terre étoit ſtérile, et rien qu'une culture arroſée de ſueur pouvoit lui rendre ſa fécondité. Adam s'arrache d'entre les bras du plaiſir et ſoumet ſon cou au joug du travail. De nou-

veaux termes ſont néceſſaires pour exprimer ſes beſoins : le plaiſir lui en avoit fourni ; le travail n'a pas été moins inventif.

La néceſſité, vous le ſavez, eſt la mère des arts. N'eſt-elle point celle des langues ? Sans doute que ce fut elle qui fit naitre la première.

Quelle eſt cette première langue ? Quelle en eſt la dénomination ? Voilà une énigme ; pluſieurs ſe ſont imaginés l'avoir devinée.

L'opinion commune eſt que Dieu en créant Adam et Eve leur a donné une langue, pour pouvoir s'exprimer et s'entendre mutuellement. Cette opinion a été réfutée dans mes

lettres

lettres précédentes. Les auteurs de cette opinion disent que cette langue fut l'Hébraique. Paradoxe. Rien que le préjugé a donné naissance à cette hipothèse fabuleuse, que l'Ecriture n'autorise nullement, et que le bon sens désavoue.

Jean Pierre Ericus, dans un livre imprimé à Venice, soutient qu' Adam a parlé Grec et que la langue Grêque est la première. Les raisons qu'il en donne, sont au moins aussi ridicules que son sentiment est absurde.

Psammeticus, roi d'Egipte, sept cens ans avant l'incarnation du Verbe, au rapport d'Hérodote fit nourrir deux enfans dans une maison séparée, sans que personne leur parlât.

Au bout de deux ans les enfans prononcèrent le mot *Bekos* ou *Bicos*, qui en langue Phrigienne signifie *du pain* ; d'où Pſammeticus conclut que le langage des Phrigiens étoit naturel, qu'Adam par conſéquent parloit la langue Phrigienne.

Un Anglois pourroit plutôt ſe prévaloir de de cette hiſtoire où de cette fable. Le premier de ces deux mots approche plus de l'Anglois que du Phrigien : les mots, *beg us*, ont plus de rapport à *Bekos*, que *Béké* qui eſt le mot Phrigien. *Beg us* eſt preſque exactement prononcé en Anglois comme *Bekos*.

Becanus, prétend que le Hollandois fut la première langue. Ses raiſons ſont à peu près

auſſi

auſſi pitoyables, que celles des autres auteurs qui ont voulu décider cette queſtion indéciſe.

Le docteur Swift, prouve que c'eſt l'Anglois, mais il plaiſante, et la manière burleſque dont il traite cette queſtion, montre le ridicule de tous ceux qui veulent dater l'origine et l'antiquité de leurs langues, du premier période de la création du premier homme.

Mr. Rowland Jones, dans un livre imprimé ici, en 1764, prouve fort ſérieuſement qu'Adam parloit Celtique, ou Gallois; que par conſéquent la langue Celtique ou la Galloiſe eſt la plus ancienne et la première de toutes les langues.

Les enfans de Japhet, dit cet auteur, ſe ſéparèrent des autres avant l'entrepriſe de l'édifice de vanité et vinrent en grand nombre s'établir en Europe, dans cette partie qui eſt habitée par les Gallois.

Si l'on ſuppoſe les hommes ſuſceptibles d'intérêt, comme ils l'ont toujours été et le ſeront toujours, pourquoi ces héritiers de la prévarication d'Adam auroient-ils quitté les tréſors de l'Aſie, pour venir habiter les ſombres forêts de l'Europe ? Les bords de l'Euphrate et du Tigre avoient des attraits pour ces nouveaux colons qu'ils ne pouvoient naturellement ſe promettre ailleurs.

Quel

Quel intérêt ces deſcendans de Japhet auroient-ils pu avoir de ſe ſéparer de leurs compatriotes, de leurs parens et de leurs plus chers amis ? Quels motifs auroient-ils pu ſe propoſer de quitter un ſéjour qui avoit des agrémens pour eux, un pays dont ils connoiſſoient les avantages et la ſituation, pour venir s'établir dans un pays inconnu, inculte, montagneux et qui aujourdui même, malgré la main laborieuſe du cultivateur, n'eſt pas à beaucoup près le pays le plus agréable et le plus fertile de l'Europe ?

N'auroient-ils pas choiſi pour le lieu de leur habitation une contrée riante, fertile et agréable ? N'auroient-ils fixé leur demeure dans un pays limitrophe plutôt que dansun pays lointain ?

Un ſi long voyage ne ſe fait pas ſans des difficultés preſque inſurmontables. Le projet peut paroitre plauſible d'abord ; mais des obſtacles ſans nombre, naiſſans ſans ceſſe les uns des autres rebutent le voyageur fatigué et l'arrêtent au milieu de ſon entrepriſe.

On a trouvé l'art de dompter les vagues de la mer, ou au moins, malgré la fureur de ſes flots irrités, on a ſu ſe faire une route d'un pole à l'autre : mais dans ces ſiècles barbares où ſauvé du déluge le genre humain n'étoit encore que dans ſon berceau, les hommes ne ſavoient que vivre, cultiver la terre et ſe multiplier.

Quand on réfléchit ſur la longueur du trajet, et comment ſortis nouvellement tout informes

formes des mains de la nature ces hommes auroient été capables d'entreprendre et d'exécuter un ſi long et pénible voyage, ſans proviſions, ſans deſſein, ſans intérêt, ſans aucune vue fixe, on reconnoit la ridiculité du projet et l'impoſſibilité de l'exécution.

Ainſi ce prétendu voyage paroit être une fable, inventée et adopté par tous ceux qui datent leur langue de l'état d'innocence et qui prétendent qu'elle s'eſt conſervée incorruptible juſqu'au déluge, et même après le changement du langage de toute la terre aux bords de l'Euphrate.

Moins hardi à avancer des paradoxes, je ne m'arrêterai pas à rechercher la dénomination

de

de la langue que parlèrent nos premiers parens et leurs deſcendans. Ce n'étoit point une langue qui eût une dénomination particulière. Les langues ne furent diſtinguées par des noms particuliers, qu'après que les enfans de préſumption eurent formé le téméraire deſſein d'élever une haute tour, monument de leur vanité, et qu'ils furent diſperſés ſur la face de la terre.

Dans la ſuite j'aurai occaſion de vous parler de la confuſion qui ſe mit dans la langue des ouvriers de Babel. Je n'ajouterai rien autre choſe à cette lettre, ſinon que je ſuis ſans réſerve et le ſerai toujours,

MONSIEUR,

Votre très humble, très obéiſſant ſerviteur,

* * *.

LETTRE XI.

MONSIEUR,

DANS ma dernière lettre j'ai conſidéré Eve et Adam ſeuls et iſolés pour ainſi dire ; et de l'économie naturelle de leurs remords, de leurs plaiſirs et de leurs beſoins, j'ai conclu celle de leur langue.

Les interjections, les monoſillabes furent les premiers ſons articulés, enſuite le plaiſir fit naitre d'autres ſons, et le travail donna naiſſance à une troiſième ſorte de termes. Le beſoin ſe multiplie, les termes ſe multiplient auſſi. Un nouveau beſoin fait naitre un nouveau terme.

A préſent

A préſent notre petite famille ſe multiplie. L'hiſtoire de la propagation du genre humain eſt l'hiſtoire des langues. Caïn eſt le premier fruit des amours de nos nouveaux habitans de la terre, triſte héritier de leurs plaiſirs et de leurs peines.

Dieu continue à benir la fécondité d'Eve, bientôt nait un autre héritier auſſi malheureux que le premier, Abel partage avec ſon frère le travail, appanage de l'homme prévaricateur.

L'un s'applique au labourage, Caïn cultive la terre : l'autre promène ſes peines en gardant des troupeaux, Abel devient paſteur : l'un et l'autre offrent des ſacrifices à Dieu.

Sans

Sans doute que ces deux nouveaux colons furent les inventeurs de nouveaux termes. Nouvelles occupations nouveaux beſoins, nouveaux mots, tout celà ſuit naturellement.

L'envie même, premier monſtre auteur du premier meurtre, ne manqua pas de termes pour aſſouvir ſa noire fureur. Une converſation douce et inſinuante eſt l'avant-coureur d'un forfait, une promenade en eſt le moyen.

Caïn parle à ſon frère, Abel ſouſcrit à la propoſition, l'innocent berger ſuccombe ſous le coup du cultivateur. La terre gémit pour la première fois de voir couler le ſang d'un frère, verſé par un autre frère.

Dieu

Dieu pourſuit le meurtrier ; un crime ſi grand ne peut pas reſter impuni. Chaſſé par ſes remords du lieu de ſa naiſſance, errant et fugitif ſur la terre Caïn cherche un aſile, et *Nod* lui ſert de retraite. Fils et frère également dénaturé il devient père d'une race nombreuſe et malheureuſe ; Hénoc eſt ſon premier né ; celui-ci engendra Hyrad qui devint lui-même père d'une nombreuſe poſtérité.

Je quitte la généalogie du premier meurtrier, et je reviens à celle de l'exilé d'Eden.

A peine Adam avoit-il vécu cent trente ans, qu'il ſe vit un autre fils moins malheureux que les premiers. Seth à ſon tour engendre *des fils et des filles*. Bientôt la terre eſt peuplée d'un monde d'habitans. Le

Le genre humain continue-t-il à ſe multiplier ? Les langues ſe multiplient avec lui. Ce qui prouve cette conjecture, c'eſt que la ſociété devenant plus nombreuſe, à proportion que la population augmente, le même canton ne peut ſuffire à une ſi vaſte multitude d'habitans. Chacun ſe retire dans les lieux qui n'étoient pas encore habités, où il pouvoit vivre avec ſa femme, ſes enfans, et règner ſeul.

La terre ayant donc été comme partagée en différens états et empires, il s'eſt fait différentes langues. Il n'étoit pas poſſible, que des peuples éloignés ſous différens climats inventaſſent les mêmes termes et parlaſſent un même langage. De-là je conclus qu'il y eut ſur la terre autant de différentes langues que de contrées.

Il eſt probable que ces nouveaux peuples ne gardèrent aucune règle dans l'invention de leurs langues. Les mots ſont arbitraires. Les termes les plus ſimples ſont les plus natutels. La nature, dit le P. Lamy, porte à cette ſimplicité. Plus le diſcours eſt court, mieux il répond à l'ardeur que nous avons de dire ce que nous penſons. L'allongement des ſillabes eſt une corruption.

Enthouſiaſtes juſque dans leurs expreſ- expreſſions, les Italiens ont des mots de quatorze ſillabes. *Arciſchiribbizzevoliſſimevolemente* ſignifie chez eux, le plus capricieuſement du monde. Plus ſimples dans leur langue les Chinois n'en ont que d'une ſillabe.

Un

Un même mot peut ſe diverſifier en pluſieurs manières ; par la tranſpoſition, par le retranchement ou l'addition de quelque lettre, par le changement de la terminaiſon, &c.

Les Anglois entre autres nations Européennes ont pluſieurs de ces mots. Je n'en citerai que deux exemples: FRIEND, chez eux ſignifie, ami. FRIENDLY, avec amitié. FRIENDLESS, ſans amis. FRIENDSHIP, amitié. WATER, ſignifie, de l'eau. To WATER, arroſer. WATERING, l'action d'arroſer. WATERISH, aqueux. WATERY, humide, plein d'eau. Cette économie des langues eſt naturelle.

De-là il eſt aiſé d'inférer que les premiers deſcendans d'Adam ſe contentèrent d'inventer

des mots ſimples, qu' enſuite ils en firent des dérivés, et qu'ayant trouvé un mot pour être le ſigne de leur penſée, ils s'en contentèrent, ſans aller chercher un nouveau terme.

A quoi ſert, dit le P. Thomaſſin, dans la préface de ſon Gloſſaire, d'avoir mille noms pour ſignifier *une épée*, et quatrevingts pour *un lion*, comme ont les Arabes ?

L'abondance de termes n'eſt pas toujours une preuve de la richeſſe d'une langue. Si la langue Angloiſe n'avoit que la première, elle ne ſeroit pas auſſi forte et harmonieuſe qu'elle l'eſt. Mais outre que les termes en ſont abondans, ils ſont expreſſifs, forts, énergiques et concis.

Jaloux encore du nom de liberté, les Anglois en étendent les droits ſur le langage. Ils l'enrichiſſent tous les jours de quelque nouveau terme ; quand il ne ſe trouve point dans leur île, ils l'importent du continent. Dès que ce nouveau mot eſt expreſſif, élégant et harmonieux, il eſt naturaliſé.

Moins libre dans le choix de nouveaux termes, ou plutôt forcé de ſe ſoumettre aux caprices de la coutume, le François eſt réduit à ſe ſervir quelquefois de détours et de circonlocutions. Telle eſt la loi bizarre de l'uſage.

Je m'y ſoumets auſſi bien qu'à cette loi douce et agréable que votre généroſité m'a impoſée ; elle eſt l'exercice le plus flatteur de

ma liberté : c'eſt d'être avec l'attachement le plus inviolable,

MONSIEUR,

Votre très humble, très obéiſſant ſerviteur,

* * *.

LETTRE XII.

MONSIEUR,

L'ORDRE que les premiers deſcendans du premier cultivateur gardèrent dans l'invention de leurs langues, eſt naturel. L'art n'y eut point de part. La nature étoit leur guide.

Ils eurent d'abord peu d'égard à l'harmonie, à la force, à la majeſté ou à l'élégance de leurs mots. A meſure que la neceſſité ou le haſard

leur

leur fourniſſoit un terme, elle en conſacroit l'uſage.

Je ne prétends pas faire la généalogie de toutes les langues qui ſe parlèrent juſqu'au déluge. Arrêtons ici nos conjectures. Scrupuleux à n'écrire que du probable, je ne le ſuis pas moins à ne pas haſarder des paradoxes.

Peut-être que la première de toutes les langues s'eſt conſervée dans la famille de Seth, parmi un certain nombre de fidèles que l'Ecriture appelle *les enfans de Dieu*. Mais quel fut ſon ſort ? Celui de toutes les autres langues. Le caprice ſouvent plus que la raiſon en eſt le ſouverain légiſlateur.

L'inconſtance des hommes, et l'amour de la nouveauté les changent à leur gré. Auſſi voyons nous que les peuples les plus inconſtans, et les plus amateurs de la nouveauté, ont introduit dans leurs langues les plus grands changemens ; ajoutons à celà, que la perfection des arts et des ſciences n'y a pas peu contribué.

Les pays où ils ſont en honneur et où ils fleuriſſent le plus, ont auſſi le plus innové dans leur langue: la France et l'Angleterre en ſont des preuves. La Ruſſie commence à paroitre ſur la ſcène littéraire : elle cherche les arts et les ſciences, elle les invite et les comble de bienfaits. Pronoſtic infaillible que la langue ſe perfectionnera avec la réforme de la barbarie

des

des Moſcovites. Je quitte le Nord, et reviens à mon ſujet.

Enfans du caprice ou du beſoin les mots ſont ſujets à leurs viciſſitudes, et avant qu'un déluge d'eau ne lavât un déluge d'iniquités, la première langue n'étoit déjà plus.

J'en trouve la preuve dans la cronologie ſacrée. Les cataractes du ciel ne s'ouvrirent pour inonder la terre, que 1656 ans après la création. Dans cette multitude de ſiècles repliés les uns ſur les autres, quelles viciſſitudes dans les meurs ! Mais ſurtout, quels changemens dans les langues !

Non ſeulement la différence des humeurs, la diverſité des climats, mais encore l'amour de la nouveauté introduit des changemens dans les langues, je ne dis pas au bout de mille ans ; cinq cens ans ſuffiſent quelquefois pour les rendre méconnoiſſables.

Notre François eſt tout différent de celui qui ſe parloit il y a trois ſiècles : dans l'un et dans l'autre on reconnoit une mère commune du changement, c'eſt le caprice ou le beſoin. Que ne feront-ils pas dans trois autres ſiècles ? Iſſues de la même origine les langues ſont ſujettes au mêmes changemens.

Il eſt donc probable que les deſcendans de Seth, et ſurtout ceux de Caïn que l'Ecriture appelle

appelle *les enfans des hommes*, établirent de nouveaux mots, qu'ils en rebutèrent d'autres, et qu'ils introduisirent de nouvelles manières de parler qui changèrent entièrement le langage, et qui en firent un nouveau dans la suite des années. Chaque colonie avoit le même privilège. Delà la multiplicité des langues.

Soutenir qu'il n'y eut qu'une langue jusqu'au déluge, c'est soutenir que l'homme n'est pas inconstant, que la différence des tempéramens et des climats, la diversité des meurs et des intérets n'influent pas sur les langues, c'est soutenir qu'une multitude inombrable d'hommes, éloignés les uns des autres, encore plus par leurs sentimens que par la distance des lieux, ont pu convenir de l'usage de tels

tels ou tels mots, c'eſt ſoutenir que diviſés pour tout le reſte, ils ſe ſont néanmoins accordés dans la choſe la plus capricieuſe, enfin c'eſt ſoutenir un paradoxe.

Toutes les langues ont été enſévelies dans les eaux avec leurs auteurs, et *parceque toute chair avoit corrompu ſa voye*, Dieu extermina par un déluge univerſel toute la race impie, à la réſerve de huit perſonnes. Noë et ſes enfans échapent à la vengeance divine. La langue qu'ils parlèrent n'étoit pas l'Hébraïque, ni aucune de celles qui ſe flattent de la priorité, comme je le prouverai encore dans la ſuite, malgré toutes les preuves que j'ai déjà rapportées.

J'oſe

J'oſe me flatter que vous n'en exigez point pour être perſuadé, que perſonne n'eſt plus que moi,

MONSIEUR,

Votre très humble, très obéiſſant ſerviteur,

* * *.

LETTRE XIII.

MONSIEUR,

JE reprends ſans préambule le fil de ma derniére lettre. Les preuves naiſſent les unes des autres.

Les huit perſonnes ſont-elles affranchies du déluge ? Elles peuplent la terre d'un monde nouveau, auſſi déréglé que ce monde ancien qui venoit d'être enſéveli dans les ondes. Ils

font

ſont complot de laiſſer à tous les ſiècles à venir, un monument de leur inſolence, de leur vanité et d'élever une tour juſqu' aux nues. Entrons dans un petit détail.

Affranchis des eaux les enfans de Noë ſortent de l'arche. Partout où ils promènent leurs regards, la terre ne leur offre qu'un vaſte déſert dépouillé de fruits et d'habitans. Le deſſein de la repeupler paroit animer leurs premiers ſoins. La population entre dans l'économie de la Providence divine.

Deux ans après le déluge, Sem ſe voit un fils, et Arphaxad trente cinq ans après peuple la terre d'un nouvel habitant. Trente ans après, Salé engendra Héber, celui-ci trente

quatre

quatre ans après, devint père de Phaleg. Du tems de ce dernier la terre fut diviſée après la confuſion ; par conſéquent plus de cent ans s'écoulèrent, entre le déluge et la diſperſion des ouvriers téméraires.

Je paſſerai ſous ſilence la généalogie des deſcendans des autres enfans de Noë. Sans doute qu'ils ne furent pas moins féconds. La terre ſe vit donc dès-lors une ſeconde fois peuplée d'un grand nombre d'habitans. Chaque patriarche engendra, pour me ſervir des expreſſions de l'Ecriture, *des fils et des filles*.

Je laiſſe aux interprêtes à expliquer ce paſſage du chapitre onzième du la *Genèſe*, où il eſt dit, que *toute la terre étoit d'un langage et de même*

même parole. Il ſuffit pour mon deſſein, que ce ne fut pas l'Hébreu, ni aucune autre langue qui eût une dénomination particulière.

Il eſt dit dans le même chapitre, que Dieu confondit le langage de toute la terre ; ainſi donc l'Hébreu ne ſeroit plus : car il eſt certain, ſelon le paſſage que je viens de citer, qu'aucune des langues qui ſont en uſage aujourdui, ne fut celle des patriarches qui vécurent avant la confuſion du langage de toute la terre.

J'obſerverai en paſſant, que quand même il n'y auroit eu qu'une ſeule langue, entre ce periode qui s'écoula depuis le déluge juſqu'à l'édification de la tour, cette langue étoit ſujette

jettte aux mêmes changemens que celles qui la précédèrent.

L'inconſtance des hommes, l'amour de la nouveauté, comme j'ai dit, changent les langues auſſi bien que les modes. Les hommes étoient-ils donc moins inconſtans avant l'édification de la tour de Babel ? Avoient-ils moins d'amour pour la nouveauté ? Non, ſans doute. Le projet téméraire d'élever une tour qui s'élevât juſqu'au ciel, prouve et leur inconſtance et leur amour de la nouveauté, j'ajoute et leur folie.

Il eſt donc probable que ces enfans de vanité exercèrent leur inconſtance ſur leurs langues, et lui firent ſubir le ſort de leur

amour

amour pour la nouveauté, dangereux appanage de l'homme foible et orgueilleux.

Tout ce que je prétends, Monſieur, c'eſt que ſans nier, qu'il n'y eut qu'une ſeule langue identique, j'inſinue qu'il eſt fort probable, que cette langue ſuivoit le torrent de l'inconſtance, qu'elle étoit déjà altérée, non ſeulement dans la prononciation, mais peut-être encore dans le fond ; les preuves analogues, que j'ai rapportées, rangent ce me ſemble, ma conjecture à côté de la vraiſemblance.

Je viens à ce période où les enfans des hommes ſont répandus ſur la terre en grand nombre. Criminels comme leurs prédéceſ-

ſeurs,

ſeurs, ils appréhendent les mêmes châtimens; ils penſent à un abri. Une haute tour leur ſemble un moyen efficace d'echaper à une nouvelle inondation : ils en forment le projet ; leur vanité le dicte : inſenſés bientôt ils en commencent l'entrepriſe : la préſomption les guide ; effort inutile ! Dieu confond l'une et l'autre.

A peine ont-ils commencé l'édifice, que la confuſion ſe met dans leur langage, ils ne s'entendent plus et laiſſent l'ouvrage de leur vanité imparfait.

L'opinion la plus commune touchant cette confuſion, dit le P. Lamy, eſt que Dieu ne

confondit pas tellement le langage de ces hommes, qu'il fît autant de différentes langues qu'ils étoient d'hommes. On croit ſeulement qu'après cette confuſion, chaque famille ſe ſervit d'une langue particulière ; ce qui fit que les familles s'étant ſéparées, les hommes furent diſtingués, auſſi bien par la différence de leur langage, que par celle des lieux où ils ſe retirèrent.

Il ſe pouvoit faire, que cette confuſion ne conſiſtât pas en de nouveaux mots, mais dans le changement ou la tranſpoſition, dans l'addition ou le retranchement de quelques lettres de celles qui compoſoient les termes qui étoient en uſage avant cette confuſion.

Le P. Thomaſſin, dans ſon Gloſſaire, prouve que ce que dit Moyſe de la confuſion des langues de ceux qui bâtirent la tour de Babel, ſe peut entendre d'une méſintelligence, qui ſe mit entre eux : ſa raiſon eſt que les orientaux, après la diſperſion, ſe ſont ſervis de divers dialectes plutôt que de diverſes langues : que ſans une confuſion miraculeuſe de langues, l'éloignement des peuples, l'établiſſement des empires et des républiques, la diverſité des loix et des coutumes, le commerce des nations purent cauſer du changement dans le langage.

De quelque manière que cette confuſion ſe ſoit faite, il eſt toujours certain que les langues furent changées. Une autre choſe eſt également certaine, c'eſt que vous ne verrez jamais

changer les ſentimens d'eſtime avec leſquels j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très humble, très obéiſſant ſerviteur,

* * *

LETTRE XVI.

MONSIEUR,

VOTRE procédé eſt généreux, votre lettre flatteuſe : je vous rends juſtice ſur l'un, mais je me prévaus de l'autre. La généroſité eſt l'appanage d'un cœur comme le vôtre.

Je ne ſuis pas aſſés vain pour m'imaginer, que je mérite votre approbation, à tous égards. Si c'eſt par les ſentimens que mes lettres expriment,

priment, perſonne, j'oſe le dire, ne la mérite plus que moi ; ſi c'eſt par le ſtile qu'elles ſont écrites, vous m'encouragez à faire tous mes efforts pour la mériter.

Mais à quoi bon tous ces préliminaires ? Venons au fait. Nos préſomptueux entrepreneurs ne peuvent s'entendre réciproquement. Diviſés par leur langage, ils ſe ſéparent l'un de l'autre, ils ſe répandent ſur la face de la terre, elle leur offre ſon aſile, et la Providence leur marque leur deſtinée.

C'eſt de ce periode que nous pouvons dater l'origine de l'Hébreu, et de toutes les autres langues qui diſputent ſur le droit de priorité.

Séparés les uns des autres les architectes de vanité se retirent, chacun dans le canton qui lui paroit le plus analogue à ses besoins, disons plutôt à ses plaisirs. C'est là que chaque père de famille compose son petit état, sa petite république et lui prescrit des loix. Monarque absolu dans sa propre maison, un père pouvoit à son gré inventer de nouveaux termes, les transmettre à ses héritiers aussi bien que ses droits.

Ce droit d'inventer de nouveaux mots n'étoit pas inaliénable dans un père de famille. De tous tems les hommes ont aimé la liberté, et jamais ils n'ont cessé de se forger des chaines. Vain et ambitieux comme ses ancêtres l'homme a usurpé l'autorité sur l'homme. Le plus fort

a mis

a mis des entraves au plus foible : et maitre de ſes concitoyens, le monarque impérieux a fixé le langage ; mais enfin la valeur des termes eſt devenue le droit de la ſocieté réunie.

La plûpart de ces ouvriers téméraires répandus ſur la terre étoient chaſſeurs probablement, ou bergers ou cultivateurs ; comme leurs beſoins étoient en petit nombre, et leurs connoiſſances reſſerrées dans une ſphère étroite, ils n'avoient beſoin, que d'un petit nombre de termes qui ſe multipliaſſent et ſe diverſifiaſſent, à meſure que leurs beſoins, leurs intérêts, leurs connoiſſances ſe multiplioient et ſe diverſifioient.

C'eſt la diverſité des occupations, des beſoins, des plaiſirs, le négoce, les arts, les ſciences qui ont fait trouver un nombre prodigieux de mots dont une langue a beſoin. Auſſi voyons nous encore aujourdui, que les nations les plus polies ont les langues les plus polies ; et celles qui ont emprunté les arts et les ſciences des autres peuples, ont également emprunté les termes pour exprimer ces arts différens et ces différentes ſciences.

Les Anglois, dit l'ingénieux Mr. Harris parlant de ſes compatriotes, ſont remarquables dans les différens emprunts qu'ils ont faits. Leurs termes de littérature prouvent qu'ils ſont redevables à la Grèce de leurs belles-lettres. Leurs termes de muſique et

de

de peinture montrent qu'ils ont tiré la connoissance de ces arts de l'Italie. Leurs termes de guerre dénotent qu'ils ont appris l'art militaire de la France ; et leurs termes de navigation font voir qu'ils ont été instruits dans cet art par les Flamands et les Hollandois.

Ces différentes sources de la langue Angloise sont cause, qu'elle manque de régularité et d'analogie ; mais comme j'ai dit, elle a cet avantage de compenser ce qu'elle manque en élégance, par une grande abondance de termes forts, concis, expressifs et harmonieux ; en quoi elle ne le cède peut-être pas à aucune autre langue vivante.

C'est

C'eſt ainſi que toutes les autres langues ſe ſont perfectionnées et multipliées : aucune n'a été parfaite dès ſon origine, comme le prétend le P. Lamy, au ſujet de la langue Hébraïque.

Je ne m'arrêterai pas à réfuter cette opinion. J'ai aſſés fait voir le ridicule de toutes ces ſuppoſitions, conſéquences eronnées d'une ſuppoſition encore plus ridicule.

Ce ſeroit ici la place de finir toutes ces lettres que vous devez attribuer à mon empreſſement de vous faire un détail de ce qui fut la matière d'une converſation. Quelques réflexions me reſtent : je vais les faire le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible.

L'opinion

L'opinion commune, diſons plutôt le préjugé commun, eſt que la langue Hébraïque dérive l'étimologie de ſon nom d'*Héber*. On a fait à ce ſujet des recherches, des diſſertations ennuyeuſes et ſuperflues. Tant on aime à vétiller ſur des minuties.

Quiconque diroit que le François dérive ſon nom d'une famille qui s'appelloit *François*, ou que l'Anglois dérive le ſien d'une famille qui portoit celui d'*Engliſh*, avanceroit le plus inſoutenable paradoxe.

Le bon ſens nous dicte que toutes les langues dérivent leur étimologie des nations qui les parlent. Ainſi les langues Françoiſe, Angloiſe, Italienne, Eſpagnole, Portugaiſe, &c. tirent

tirent leur dénomination des différens peuples qui parlent ces langues.

Dans cette réflexion ſimple, conciſe et convaincante, nous trouvons l'étimologie de la langue Hébraïque ; elle fut appellée *Hébreu*, parcequ'un peuple qui parloit cette langue, s'appelloit *Hébreu*.

Toujours favoriſé de la Providence, ce peuple s'eſt rendu fameux par toute la terre ; les prodiges, les miracles marchoient à ſa tête et ſuivoient ſes pas. Toutes les villes qu'il attaquoit, ſe ſoumirent, preſque ſans combat à ſon obeiſſance. Jéricho même, la ſuperbe Jéricho tombe au ſeul ſon des trompettes.

La

La langue des Hébreux en conſéquence, eſt devenue le langage de preſque toute la terre, je parle de celle qu'ils conquirent. Les vaincus parlèrent le langage des vainqueurs.

Les livres ſaints de l'ancienne alliance ont été écrits en Hébreu, voilà ce qui a achevé de rendre cette langue auſſi fameuſe, que la nation elle-même. Ne ſeroit-ce pas celà qui la fait regarder comme le langage d'Eden ? Ce ne ſeroit pas un problême. La cauſe eſt peut-être pardonnable : le préjugé ne l'eſt pas.

Ne ſauroit-on témoigner ſon reſpect pour les divines Ecritures ſans ſuivre aveuglément des ſuppoſitions fabuleuſes ? Souvent idolâtre d'une beauté réelle ou imaginaire, on l'eſt preſque toujours des préjugés. Une

Une autre réflexion me reste à faire sur ce que dit Mr. Jones, que plusieurs des descendans de Japhet avoient fondé le royaume de Troye avant la dispersion des ouvriers de Babel, que le nom de Troye étoit composé de *Tre-io* que cet auteur dérive du Gallois et qui signifie, selon lui, la ville d' *Jo* ou de Japhet.

Sans entrer dans une discussion sèche et ennuyeuse sur l'étimologie souvent arbitraire d'un mot, j'observerai que nous pouvons dater la fondation de Troye, a peu près du tems que selon l'histoire sacrée, Josué succéda à Moyse, dans la conduite des enfans d'Israël, environ 700 années avant le commencement de la ville de Rome, et lorque les Assiriens règnoient en Asie, depuis six cens quarante ou cinquante ans. Selon

Selon cette observation il s'enfuit que le royaume de Troye fut fondé longtems après la dispersion, puisque Josué vécut longtems après cette époque, et que l'empire des Assiriens est antérieur à celui de Troye.

Je pourrois prétendre avec moins d'absurdité que la langue Teutonique est la première qui se parla hors d'Eden. Cette opinion qui est également mal fondée, a ses partisans également acharnés à soutenir leurs paradoxes.

Si je voulois faire parade d'une érudition étrangère et vous effaroucher par de longues citations, je feuilleterois de gros volumes, j'amasserois un tas de traductions Grêques, Hébraïques, Arabes . . . . avec tous les noms scientifiques de leurs auteurs : mais cet ouvrage

rage deviendroit trop ſérieux : je paſſerois les bornes que je me ſuis preſcrites : j'abuſerois peut-être de votre complaiſance et je me ſouviens de ma promeſſe.

Je ne me ſuis pas engagé à décider quelle a été la première langue : cette queſtion ſera toujours indéciſe, et perſonne n'en a encore fourni des preuves ſolides et convaincantes.

——— Et adhuc ſub judice lis eſt.

Je finis par une déciſion qui ſera toujours hors de doute, c'eſt que tant que je ſerai ſuſceptible de plaiſir, j'aurai toujours celui d'être tout à vous,

MONSIEUR,

Votre très humble, très obéiſſant ſerviteur,

* * *.

FIN.